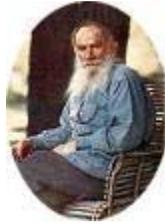


Léon Tolstoï

La sonate à Kreutzer



BeQ



Léon Tolstoï

La sonate à Kreutzer

Traduit du russe par J.-W. Bienstock

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 753 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Anna Karenine

Une tourmente de neige et autres nouvelles

La sonate à Kreutzer

Édition de référence :
Paris, P.-V. Stock, Éditeur, 1912.

Mais moi je vous dis que quiconque regarde une femme pour la convoiter, il a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur (Matthieu, V, 28).

Ses disciples lui dirent : Si telle est la condition de l'homme avec la femme, il ne convient pas de se marier.

Mais il leur dit : Tous ne sont pas capables de cela, mais ceux-là seulement à qui il a été donné.

Car il y a des eunuques qui sont nés tels dans le sein de leur mère : il y en a qui ont été faits eunuques par les hommes et il y en a qui se sont faits eunuques eux-mêmes pour le royaume des cieux. Que celui qui peut comprendre ceci le comprenne. (Matthieu, XIX, 10, 11, 12.)

I

C'était le printemps. Nous voyagions depuis deux jours. À chaque station des voyageurs étaient descendus de notre wagon, d'autres y étaient montés, mais trois personnes, comme moi, restaient dans le train : une dame qui fumait des cigarettes, ni jolie ni jeune, le visage émacié, coiffée d'une toque et vêtue d'un paletot de coupe masculine ; son compagnon, un monsieur très loquace, d'une quarantaine d'années, dont les bagages étaient neufs et soignés ; puis un monsieur se tenant à l'écart, un monsieur de petite taille, qui avait des mouvements saccadés, des yeux extraordinairement brillants, courant avec rapidité d'un objet à l'autre, et des cheveux bouclés, prématurément gris. Il portait un pardessus élimé à col d'astrakan, de chez un bon faiseur, et un haut bonnet d'astrakan. Quand il déboutonnait son pardessus on apercevait une *poddiovka* et une chemise russe brodée. Une

autre particularité de ce monsieur était celle-ci : de temps en temps il produisait un son bizarre qui ressemblait à un raclement de gorge ou à un rire brusquement arrêté.

Ce monsieur, durant tout le trajet, évitait soigneusement de lier conversation avec les voyageurs. Quand ses voisins lui adressaient la parole, il répondait brièvement, d'une façon tranchante, puis se mettait à lire ou regardait obstinément par la portière du wagon ; ou bien, tirant des provisions d'un vieux sac, il buvait du thé et mangeait.

Il me semblait que la solitude lui pesait et plusieurs fois je voulus causer avec lui, mais, quand nos yeux se rencontraient, ce qui arrivait fréquemment puisque nous étions assis presque en face l'un de l'autre, il détournait la tête et prenait un livre ou regardait à la portière.

Vers le soir, pendant un arrêt dans une grande gare, le monsieur nerveux descendit chercher de l'eau bouillante, et prépara du thé. Le monsieur aux bagages neufs, un avocat comme je l'appris dans la suite, descendit avec sa compagne, la

dame au manteau mi-masculin qui fumait des cigarettes, et ils allèrent prendre le thé au buffet de la gare.

Pendant leur absence, de nouveaux voyageurs entrèrent dans le wagon ; l'un d'eux était un vieillard de haute taille, rasé, ridé, l'air d'un marchand, vêtu d'une pelisse de martre et coiffé d'une casquette à énorme visière. Ce marchand s'assit en face des places occupées par l'avocat et sa compagne et, tout de suite, lia conversation avec un jeune homme, probablement un employé de commerce, qui venait également de monter à cette station. J'étais assis presque en face d'eux, et comme le train était arrêté, je pouvais entendre quelques mots de leur conversation.

D'abord le marchand lui apprit qu'il se rendait dans sa propriété, à une station d'ici. Ensuite ils parlèrent du prix des marchandises, du commerce, en particulier du commerce de Moscou, puis de la foire de Nijni-Novgorod. Le commis parla de certains riches marchands qui faisaient la fête à la foire, mais le vieillard l'interrompant se mit à raconter les noces

auxquelles lui-même avait pris part autrefois, à Kounavino. On voyait qu'il était fier de ces souvenirs, et il racontait avec un plaisir évident comment une fois, étant saoul, il s'était livré à une telle orgie à Kounavino qu'il ne pouvait le raconter qu'à l'oreille ; le commis se mit à rire bruyamment et le vieillard rit aussi en montrant deux dents jaunes.

Leur conversation ne m'intéressant pas, je me levai pour me promener sur le quai avant le départ du train. À la portière je rencontrai l'avocat et sa compagne qui causaient avec animation.

– Vous n'avez plus le temps, me dit l'avocat très liant, on va sonner le deuxième coup.

En effet, comme j'atteignais l'arrière du train, la sonnette se faisait entendre. Quand je rentrai l'avocat causait avec animation avec sa voisine. Le vieux marchand, assis en face d'eux, s'était tu, et regardait devant lui en pinçant les lèvres d'un air désapprobateur.

– ... Et puis, elle déclara carrément à son époux qu'elle ne pouvait ni ne voulait vivre avec

lui, parce que... disait l'avocat en souriant, comme je passais auprès de lui. Et il continua à raconter quelque chose que je n'entendis pas. Derrière moi étaient montés encore quelques voyageurs. Le conducteur passa en courant, puis un facteur, et, pendant un bon moment, il y eut un brouhaha qui m'empêchât d'entendre la conversation. Quand le silence fut rétabli, j'entendis de nouveau la voix de l'avocat : la conversation passait évidemment d'un cas particulier à des considérations générales.

L'avocat racontait que la question du divorce occupait maintenant l'opinion publique en Europe et que chez nous, les cas de divorces devenaient de plus en plus fréquents. Ayant remarqué qu'on n'entendait que lui, l'avocat interrompit son discours et s'adressa au vieillard :

– Dans l'ancien temps cela n'existait pas, n'est-ce pas ? dit-il en souriant agréablement.

Le vieillard voulut répondre, mais, juste à ce moment, le train s'ébranla ; il ôta sa casquette et se signa en marmonnant une prière. L'avocat détourna les yeux, attendant poliment. Quand le

vieillard eut fini, il renfonça profondément sa coiffure, s'installa bien confortablement et dit :

– Si, monsieur, cela arrivait aussi, autrefois, mais rarement. Par le temps qui court, il est naturel que cela arrive plus souvent. On est devenu trop savant.

Le train, augmentant de vitesse, faisait un tel bruit de ferrailles qu'il m'était difficile d'entendre, mais comme cela m'intéressait je me rapprochai. Mon voisin, le monsieur nerveux aux yeux brillants, lui aussi paraissait intéressé. Sans changer de place, il prêtait l'oreille.

– Que reprochez-vous à l'instruction ? demanda la dame avec un sourire imperceptible. Vaudrait-il mieux se marier comme autrefois, quand les fiancés ne se voyaient même pas avant le mariage ? continua-t-elle en répondant, comme font beaucoup de femmes, non pas aux paroles de l'interlocuteur mais à celles qu'elle pensait qu'il allait dire. Les femmes ne savaient pas si elles aimeraient, si elles seraient aimées, et elles épousaient le premier venu et étaient malheureuses toute leur vie. Alors vous trouvez

que c'était mieux ? dit-elle en s'adressant évidemment plus à moi et à l'avocat qu'au vieillard son interlocuteur.

– On est devenu trop savant, répéta le marchand, en regardant la dame avec mépris et laissant sa question sans réponse.

– Je serais curieux de savoir comment vous prouvez qu'il y a un lien entre l'instruction et les dissentiments conjugaux, dit l'avocat avec un léger sourire.

Le marchand allait répondre, mais la dame le devança.

– Non, ces temps sont déjà passés, commença-t-elle.

L'avocat l'arrêta :

– Non, laissez-lui exprimer sa pensée.

– L'instruction n'engendre que des bêtises, dit résolument le vieillard.

– On marie des gens qui ne s'aiment pas et ensuite on est étonné qu'ils ne vivent pas en bonne intelligence, s'empressa de dire la dame en jetant un regard sur moi et même sur le commis

qui, debout, accoudé au dossier de la banquette, écoutait la conversation en souriant. Il n'y a que les animaux qu'on puisse accoupler au gré du propriétaire ; mais les gens ont des inclinations, des attachements, continua la dame, désirant évidemment piquer le marchand.

– Vous avez tort de dire cela, madame, dit le vieux, les animaux ce sont des bêtes, tandis que l'homme a reçu la loi.

– Mais cependant, comment vivre avec un homme quand il n'y a pas d'amour ? reprit la dame, qui semblait avoir hâte d'exprimer son opinion qui lui paraissait très neuve.

– On ne se préoccupait pas de cela autrefois, dit le vieillard d'un ton grave ; c'est maintenant seulement que c'est entré dans les mœurs. Pour un rien, la femme dit : « Je m'en vais. » Ainsi, chez les paysans c'est venu à la mode : « Tiens, voilà tes chemises et tes caleçons, je m'en vais avec Vanka, dit-elle, ses cheveux sont plus frisés que les tiens. » Allez donc leur faire entendre raison ! Et pourtant la première règle, pour la femme, doit être la crainte.

Le commis regarda l'avocat, la dame, et moi, en retenant un sourire, et tout prêt à se moquer ou à approuver les paroles du marchand selon notre attitude.

– Quelle crainte ? demanda la dame.

– Celle-ci : la femme doit craindre son mari. Voilà quelle crainte.

– Ça, cher monsieur, c'est fini, dit la dame, avec un mouvement d'humeur.

– Non, madame, cela ne peut pas finir. Ève, la première femme, a été tirée de la côte de l'homme, et cela restera vrai jusqu'à la fin du monde, dit le vieux, en secouant la tête d'un air si grave et victorieux que le commis, décidant que la victoire restait de son côté, éclata d'un rire sonore.

– Oui, c'est vous, les hommes, qui jugez ainsi, répliqua, en se tournant vers nous, la dame qui ne voulait pas céder ; vous gardez pour vous la liberté, et la femme vous voulez la retenir dans le gynécée. À l'homme, naturellement, tout est permis.

– Personne ne lui donne cette permission, seulement, si l’homme se conduit mal au dehors, la famille n’en est pas augmentée ; mais la femme, l’épouse, c’est un vase fragile, continua sévèrement le marchand.

Son intonation autoritaire en imposait évidemment aux auditeurs, et même la dame se sentait vaincue, mais elle ne se rendait pas.

– Oui ; mais vous admettez, je pense, que la femme est un être humain qui a des sentiments comme son mari. Alors que doit-elle faire si elle n’aime pas son mari ?

– Elle ne l’aime pas ! répéta sévèrement le vieillard en fronçant les sourcils. On le lui fera aimer !

Cet argument inattendu plut particulièrement au commis, et il émit un murmure approbateur.

– Mais non, on ne la forcera pas, dit la dame ; là où il n’y a pas d’amour, on ne peut obliger personne.

– Et si la femme trompe son mari, que faire ? fit l’avocat.

– Cela ne doit pas être, dit le vieux ; il faut y avoir l’œil.

– Et si cela arrive tout de même ? Convenez que cela arrive.

– Cela arrive, mais pas chez nous, répondit le marchand.

Tout le monde se tut. Le commis remua, se rapprocha encore un peu, et, ne voulant pas être en reste avec les autres dans la conversation commença, avec son éternel sourire :

– Oui, chez notre patron il est arrivé un scandale, et il est bien difficile d’y voir clair. C’est une femme qui aime à s’amuser. Alors elle a commencé à marcher de travers. Lui, est un homme instruit et sérieux. D’abord c’était le comptable. Le mari chercha à la ramener à la raison par la bonté. Elle ne changea point de conduite. Elle en faisait de toutes les couleurs. Elle s’est mise à lui voler son argent. Alors, il l’a battue. Quoi ! elle devenait de pire en pire. Elle s’est mise avec un non baptisé, avec un juif, sauf votre respect. Que pouvait faire le patron ? Il l’a plantée là, et vit maintenant en célibataire. Quant

à elle, elle traîne.

– Parce que c’est un imbécile, dit le vieux. Si, dès le premier jour, il l’avait tenue en bride, elle vivrait honnêtement, pas de danger. Il faut ôter la liberté dès le commencement. Ne te fie pas à ton cheval sur la grande route, ne te fie pas à ta femme chez toi.

À ce moment le conducteur passa, demandant les billets pour la prochaine station. Le vieux lui remit le sien.

– Oui, il faut à temps mater le sexe féminin, sinon tout périra.

– Et vous-même, n’avez-vous pas raconté, à l’instant, la manière dont les hommes mariés font la noce à Kounavino ? dis-je.

– Ça c’est une autre affaire, dit le marchand ; et il redevint taciturne.

Quand le sifflet se fit entendre, le marchand se leva, prit de dessous la banquette son sac, se boutonna, et, soulevant sa casquette, alla sur la plate-forme.

II

Dès que le vieillard fut sorti, une conversation générale s'engagea.

– En voilà un papa du vieux temps, dit le commis.

– C'est un Domostroy¹ personnifié, dit la dame. Quelles idées sauvages sur la femme et le mariage !

– Oui, nous sommes loin encore des idées européennes sur le mariage, dit l'avocat.

– L'essentiel, et ce que ne comprennent pas les gens comme celui-là, reprit la dame, c'est que le mariage sans amour n'est pas le mariage, c'est que seul l'amour consacre le mariage. Le vrai mariage est celui qui est consacré par l'amour.

¹ Livre du moine Sylvestre où étaient exposées les règles de la vie familiale du temps d'Ivan le Terrible.

Le commis écoutait et souriait, s'efforçant de retenir les propos intelligents qu'il entendait, afin d'en faire son profit.

Pendant que la dame parlait, on entendit un son ressemblant à un rire interrompu ou à un sanglot. Nous étant retournés, nous aperçûmes notre voisin, le monsieur aux cheveux gris, aux yeux brillants, qui, pendant la conversation, évidemment intéressante pour lui, s'était rapproché sans que nous l'eussions remarqué. Il se tenait debout, la main appuyée sur la banquette. Il était ému : son visage était rouge, les muscles de ses joues tressaillaient.

– Quel est donc cet amour... l'amour... qui consacre le mariage ? dit-il en hésitant.

Voyant l'état d'émotion du voisin, la dame tâcha de lui répondre aussi doucement et substantiellement que possible.

– L'amour vrai... Si cet amour existe entre l'homme et la femme, le mariage est possible, dit-elle.

– Oui, mais que faut-il entendre par amour

vrai ? reprit le monsieur aux yeux brillants, en souriant d'un air gauche et timide.

– Chacun sait ce que c'est que l'amour vrai, dit la dame, désirant évidemment mettre fin à cette conversation.

– Moi je ne le sais pas, dit le monsieur. Il faut définir ce que vous entendez par amour...

– Comment ? C'est très simple, fit la dame. L'amour ? L'amour, c'est la préférence exclusive d'un seul ou d'une seule à tous les autres, dit-elle.

– Une préférence pour combien de temps : pour un mois, pour deux jours, pour une demi-heure ? demanda le monsieur aux cheveux gris, et il sourit.

– Non, permettez, vous ne parlez pas évidemment de la même chose.

– Pardon, absolument de la même.

– Madame dit, intervint l'avocat en indiquant la dame, que le mariage doit être d'abord le résultat d'un attachement, de l'amour, si vous voulez, et que si l'amour existe, et dans ce cas seulement, le mariage est quelque chose pour

ainsi dire de sacré. Mais tout mariage qui n'a pas pour base un attachement naturel, l'amour si vous voulez, n'a en lui rien de moralement obligatoire. C'est bien cela, n'est-ce pas ? demanda-t-il à la dame.

La dame approuva d'un mouvement de tête cette traduction de sa pensée.

– Puis... reprit l'avocat, voulant continuer son discours.

Mais le monsieur nerveux, dont les yeux maintenant flamboyaient, se contenant évidemment avec peine, sans laisser parler l'avocat, dit :

– Non, je parle absolument de la même chose, de la préférence d'un ou d'une à tous les autres ; mais je demande : une préférence pour combien de temps ?

– Pour combien de temps ? Pour longtemps. Pour toute la vie parfois, dit la dame en haussant les épaules.

– Mais cela n'arrive que dans les romans. Dans la vie jamais. Dans la vie, cette préférence

pour l'un à l'exclusion de tous les autres dure rarement plusieurs années ; c'est plus souvent une question de mois ou même de semaines, de jours, d'heures, reprit-il, prenant plaisir à étonner ses auditeurs.

– Oh ! monsieur... Mais non... non...
Permettez ! dit tout le monde à la fois.

Le commis lui-même émit un mot de réprobation.

– Oui, je sais ! fit le monsieur aux cheveux gris, en élevant la voix de façon à couvrir les nôtres, vous parlez de ce qu'on croit exister et moi je parle de ce qui est. Tout homme éprouve envers n'importe quelle jolie femme ce que vous appelez l'amour.

– Ah ! c'est terrible ce que vous dites là ! Ce sentiment qu'on nomme l'amour, et qui dure non pas des mois et des années mais toute la vie, il existe pourtant parmi les hommes ?

– Non, non. En admettant même qu'un homme puisse préférer une certaine femme pour toute la vie, alors la femme, selon toutes

probabilités, en préférera un autre ; ce fut, c'est et sera ainsi éternellement, dit-il, et, prenant une cigarette, il se mit à fumer.

– Mais un sentiment réciproque peut exister, objecta l'avocat.

– Non, cela ne peut être, dit-il, de même qu'il ne peut arriver que, dans un chargement de pois, deux pois marqués d'un signe spécial viennent se mettre l'un à côté de l'autre. De plus, ce n'est pas seulement une probabilité mais une certitude que la satiété viendra. Aimer quelqu'un ou quelqu'une toute sa vie, c'est comme qui dirait qu'une chandelle peut brûler éternellement.

– Mais vous parlez de l'amour physique. N'admettez-vous pas un amour fondé sur une conformité d'idéal, sur une affinité spirituelle ? dit la dame.

– L'affinité spirituelle ! La conformité d'idéal ! répéta-t-il en émettant le son qui lui était particulier. Mais dans ce cas il n'est pas nécessaire de coucher ensemble (excusez ma brutalité). Conformité d'idéal et les deux êtres couchent ensemble ! dit-il, et il se mit à rire

nerveusement.

– Permettez, objecta l’avocat, les faits contredisent vos paroles. Nous voyons que le mariage existe, que toute l’humanité, ou du moins la plus grande partie de l’humanité, mène la vie conjugale, et que beaucoup d’époux achèvent honnêtement une longue vie ensemble.

Le monsieur aux cheveux blancs sourit de nouveau.

– Vous dites que le mariage se fonde sur l’amour, et quand j’émets un doute sur l’existence d’un autre amour que l’amour sensuel, vous me prouvez l’existence de l’amour par le mariage ; mais de nos jours le mariage n’est qu’un mensonge !

– Non, pardon, dit l’avocat, je dis seulement que les mariages ont existé et existent.

– Existents ! Mais comment et pourquoi existent-ils ? Ils ont existé et existent pour des gens qui ont vu et voient dans le mariage quelque chose de sacramentel, un sacrement qui engage devant Dieu. Pour ceux-là ils existent, et pour

nous, non. Chez nous les hommes se marient ne voyant dans le mariage que l'accouplement, et il en résulte une tromperie ou une violence. Quand c'est une tromperie on la supporte facilement. Le mari et la femme trompent seulement le monde en se donnant comme monogames, en réalité, ils sont polygames et polyandres. C'est mauvais, mais cela va encore. Mais lorsque, comme il arrive souvent, le mari et la femme ont pris l'obligation de vivre ensemble toute leur vie et que, dès le second mois, ils se haïssent déjà l'un l'autre, ont déjà le désir de se séparer, et vivent quand même ensemble, alors commence cette existence infernale, où l'on s'alcoolise, où l'on se tire des coups de revolver, où l'on s'assassine, où l'on s'empoisonne, dit-il, parlant de plus en plus rapidement, ne laissant à personne le temps de placer un mot, et s'animant de plus en plus.

Tous se taisaient ; tous se sentaient mal à l'aise.

– Oui, sans doute, il arrive de ces épisodes critiques dans la vie conjugale, dit l'avocat, désirant mettre fin à cette conversation qui

devenait par trop vive.

– Si je ne me trompe vous avez deviné qui je suis ? dit-il doucement.

– Non, je n’ai pas ce plaisir.

– Le plaisir n’est pas bien grand. Je suis Pozdnichev, celui à qui arriva cet épisode critique auquel vous venez de faire allusion : j’ai tué ma femme, dit-il en jetant un regard sur chacun de nous.

Nous nous taisions, ne sachant que dire.

– Qu’importe d’ailleurs, dit-il, refoulant un sanglot. Excusez-moi, je ne veux pas vous gêner.

– Mais non, excusez... dit l’avocat ne sachant lui-même ce qu’il fallait « excuser ».

Mais Pozdnichev, sans l’écouter, se détourna brusquement et reprit sa place. Le monsieur et la dame chuchotaient quelque chose entre eux. J’étais assis en face de Pozdnichev ne sachant que dire. Il faisait noir ; je fermai les yeux et feignis de dormir. Nous arrivâmes ainsi, en silence, jusqu’à la station suivante. Là, l’avocat et la dame changèrent de wagon, ce qui était

convenu auparavant avec le conducteur. Le commis s'installa sur la banquette et s'endormit. Pozdnichev continuait à fumer et buvait le thé qu'il s'était procuré à la station précédente.

Quand j'ouvris les yeux et le regardai, tout d'un coup il s'adressa à moi résolument, d'un ton irrité :

– Peut-être vous est-il désagréable de voyager en ma compagnie sachant qui je suis ? Dans ce cas je m'en irais.

– Oh, non, pourquoi ?

– Et bien alors, ne voulez-vous pas du thé ? Mais il est très fort.

Il me versa du thé.

– Ils le disent... et ils mentent... dit-il.

– De quoi parlez-vous ? demandai-je.

– Mais toujours de la même chose : de leur amour. Vous ne désirez pas dormir ?

– Pas du tout.

– Alors voulez-vous que je vous raconte comment cet amour m'a conduit à ce que vous

savez ?

– Volontiers ! si cela ne vous est pas pénible.

– Non, ce qui m'est pénible c'est le silence.
Buvez donc le thé... Est-il trop fort ?

Le thé était en effet comme de la bière, j'en bus quand même un verre. À ce moment passa le conducteur. Pozdnichev l'accompagna d'un regard méchant et commença seulement quand il fut sorti.

III

– Eh bien, je raconterai... Mais en avez-vous vraiment le désir ?

Je répétais que je le désirais beaucoup. Il se tut, passa sa main sur ses yeux et commença :

– Si l'on raconte, il faut raconter tout, tout depuis le commencement : il faut raconter comment et pourquoi je me suis marié et ce que j'étais avant mon mariage.

Avant mon mariage je vivais comme vivent tous les jeunes gens de notre milieu. Je suis propriétaire ; j'ai fait mes études universitaires, et j'ai été maréchal de la noblesse. J'ai vécu avant mon mariage comme ils vivent tous, c'est-à-dire dans la débauche, et, vivant de cette façon, j'étais convaincu, comme tous les hommes de notre classe, que ma vie était ce qu'elle devait être. Je pensais de moi que j'étais un homme charmant et tout à fait moral. Je n'étais pas un séducteur, je

n'avais pas de goûts contre nature, je ne faisais pas de la débauche le but principal de ma vie, comme plusieurs de mes camarades, mais je m'y adonnais discrètement, modérément, pour la santé. J'évitais ces femmes qui, en me donnant un enfant ou en s'attachant à moi, pouvaient lier mon avenir. D'ailleurs, peut-être y eut-il des enfants ou des attachements, mais je m'arrangeai de façon à ne pas m'en apercevoir. Et cette vie non seulement je la trouvais morale, mais j'en étais fier...

Il s'arrêta, fit entendre le son particulier qu'il émettait toujours évidemment quand une nouvelle pensée lui venait en tête.

– Et voilà la lâcheté principale ! s'écria-t-il. La débauche ne consiste pas seulement en des actes matériels, une turpitude quelconque ne constitue pas encore la débauche, mais la véritable débauche réside dans la méconnaissance des liens moraux que l'on contracte envers une femme avec laquelle on a des relations charnelles. Et moi, je regardais comme un mérite cet affranchissement-là. Je me souviens de m'être

tourmenté une fois parce que j'avais oublié de payer une femme qui, probablement, s'était donnée à moi par amour. Je ne me sentis à l'aise qu'après lui avoir envoyé l'argent, lui montrant ainsi que je ne me considérais pas moralement engagé envers elle. Ne hochez donc point la tête comme si vous étiez d'accord avec moi ! me cria-t-il subitement. Je connais ces façons-là ; nous tous, et vous-même, si vous n'êtes pas une exception rare, nous avons les idées que j'avais alors. D'ailleurs qu'importe ; excusez-moi, continua-t-il, la vérité c'est que c'est effroyable, effroyable.

– Qu'est-ce qui est effroyable ?

– Cet abîme d'erreurs et de débauche où nous sommes relativement à la femme et à nos relations avec elle. Oui, je ne puis parler de cela avec calme, et non pas à cause de cet épisode, comme il le disait, qui m'est arrivé, mais parce que, depuis, mes yeux se sont ouverts et j'ai vu tout sous un autre jour. Tout est à l'envers, à l'envers !

Il alluma une cigarette, appuya ses coudes sur

ses genoux et se remit à parler.

Dans l'obscurité je ne voyais pas son visage ;
dans le fracas du train je n'entendais que sa voix
agréable et grave.

IV

– Oui, c’est après avoir souffert comme j’ai souffert, c’est après cela seulement que j’ai compris quelle est la cause de tout, que j’ai compris ce qui doit être, et qu’ainsi j’ai vu l’horreur de ce qui est.

Alors voici quand et comment a commencé ce qui a produit cet épisode. Il faut remonter à ma seizième année. J’étais encore au lycée et mon frère aîné était étudiant de première année. Je ne connaissais pas encore les femmes, mais comme tous les malheureux enfants de notre société je n’étais déjà plus innocent : depuis plus d’un an j’étais débauché par les gamins, et déjà la femme, non une certaine femme, mais la femme, en général, comme quelque chose de délectable, la nudité de la femme, me torturait déjà. Ma solitude n’était plus pure. J’étais tourmenté comme le sont quatre-vingt-dix-neuf pour cent de

nos garçons. Je vivais dans l'effroi, je souffrais, je priais Dieu, et m'abaissais moralement. J'étais déjà perverti en imagination, et en réalité, mais je n'avais pas encore fait le dernier pas. Je me perdais tout seul, mais sans avoir encore porté les mains sur un autre être humain. Mais voilà qu'un ami de mon frère, un étudiant très gai, de ceux qu'on appelle de bons garçons, c'est-à-dire le plus grand vaurien, qui nous avait appris à boire et à jouer aux cartes, une fois, après avoir nocé, nous entraîna là-bas. Nous partîmes. Mon frère, aussi innocent que moi, succomba cette nuit-là. Et moi, gamin de quinze ans, je me souillai et participai à la souillure de la femme sans comprendre ce que je faisais. Jamais je n'ai entendu dire à un de mes aînés que ce que j'avais accompli là fût mal ; et encore maintenant personne ne le dit. Il est vrai que cela est dit dans les Commandements, mais les Commandements ne sont faits que pour être récités devant les prêtres, aux examens, et encore on est plus coulant sur cette question que sur l'emploi de *ut* dans les propositions conditionnelles.

Ainsi ceux de mes aînés dont j'estimais

l'opinion ne me firent aucuns reproches. Au contraire, j'ai entendu des gens que je respectais dire que c'était bien. J'ai entendu dire que mes luttes et mes souffrances s'apaiseraient après cet acte. Je l'ai entendu et je l'ai lu. J'ai entendu de mes aînés que c'était excellent pour la santé, et mes amis ont toujours paru croire qu'il y avait à cela je ne sais quel mérite et quelle bravoure. Bref, on n'y voyait rien que de bon. Le danger d'une maladie ? Ça, c'est prévu ; le gouvernement protecteur en prend soin. Il veille au fonctionnement régulier des maisons de tolérance, il assure l'hygiène de la débauche pour les collégiens ; des médecins rétribués exercent la surveillance. C'est très bien : ils affirment que la débauche est utile à la santé et instituent une prostitution réglementée. Je connais des mères qui prennent soin, à cet égard, de la santé de leurs fils. Et la science même les envoie aux maisons de tolérance.

– Pourquoi donc la science ? demandai-je.

– Que sont donc les médecins ? Les pontifes de la science. Qui pervertit les jeunes gens en

affirmant que c'est nécessaire pour la santé ? Eux. Et ensuite, avec une gravité particulière, ils soignent la syphilis.

– Mais pourquoi ne pas la soigner ?

– Parce que, si un centième des efforts employés à la guérison de la syphilis était apporté à la destruction de la débauche, la syphilis n'existerait plus. Maintenant, au contraire, tous les efforts sont employés non pas à extirper la débauche, mais à la favoriser en assurant l'innocuité des suites. D'ailleurs il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de ce que, à moi, comme aux neuf-dixièmes, sinon plus, des hommes de notre classe, et même de toutes les classes, même des paysans, il est arrivé cette chose effrayante que j'ai succombé non parce que j'étais subjugué par les charmes d'une certaine femme ; aucune femme ne m'a séduit ; j'ai succombé parce que le monde dans lequel je vivais ne voyait dans cette chose dégradante qu'une fonction légitime et utile pour la santé, que d'autres n'y voyaient qu'un amusement naturel, non seulement excusable pour un jeune homme, mais même

innocent. Je ne comprenais pas qu'il y avait là une chute et je commençai simplement à m'adonner à ces plaisirs, en partie désir, en partie nécessité, qu'on me faisait croire propres à mon âge, comme je m'étais mis à boire et à fumer. Cependant il y avait dans cette première chute quelque chose de particulier et de touchant.

Je me souviens que tout de suite, là-bas, sans sortir de la chambre, je fus pris d'une si profonde tristesse que j'avais envie de pleurer ; de pleurer sur la perte de mon innocence, sur la souillure définitive de mes idées sur la femme. Oui, les relations simples, naturelles, avec la femme pour moi étaient perdues à jamais. Des relations pures avec les femmes, désormais je n'en pouvais plus avoir. J'étais devenu ce qu'on appelle un *voluptueux*. Or être, voluptueux est un état physique comme l'état d'un morphinomane, d'un ivrogne et d'un fumeur. De même que le morphinomane, ou l'ivrogne, ou le fumeur, n'est plus un homme normal, de même l'homme qui a connu plusieurs femmes pour son plaisir n'est plus normal ; il est gâté pour toujours ; c'est un voluptueux. Comme on peut reconnaître

l'ivrogne et le morphinomane à leur physionomie, à leurs manières, ainsi on peut reconnaître un voluptueux. Le voluptueux peut se retenir, lutter, mais il n'aura jamais plus de relations simples, pures et fraternelles avec la femme. D'après sa manière de regarder une jeune femme on peut tout de suite le reconnaître. Et je suis devenu un voluptueux et je le suis resté. C'est ce qui m'a perdu.

V

– Oui, c’est ainsi. Après, cela alla de plus en plus loin, avec toute espèce d’écarts. Mon Dieu ! quand je me rappelle toutes mes lâchetés sous ce rapport, j’en suis épouvanté ! Je me souviens de ce que j’étais quand mes camarades se moquaient de ce qu’ils appelaient mon innocence. Et ce qu’on entend raconter de la jeunesse dorée, des officiers, des Parisiens ! Et tous ces messieurs, et moi-même, noceurs de trente ans, qui avons sur la conscience des centaines de crimes si variés et si terribles envers les femmes, nous entrons dans un salon ou un bal, bien lavés, rasés, parfumés, avec du linge très blanc, en habit ou en uniforme, comme des emblèmes de pureté, c’est délicieux !

Réfléchissez à ce qui existe et à ce qui devrait être. Voici ce qui devrait être : quand, dans une société, chez ma sœur, chez ma fille, survient un homme de cette sorte, moi qui connais sa vie, je

devrais m'approcher de lui, le prendre à part et lui dire tout doucement : « Mon ami, je sais comment tu vis, comment tu passes tes nuits et avec qui. Ta place n'est pas ici. Ici, il y a des jeunes filles innocentes. Va-t'en. » Il devrait en être ainsi. Or, voici ce qui se passe en réalité : quand un tel homme paraît et danse en enlaçant notre sœur, notre fille, nous nous en réjouissons, s'il est riche et a des relations. Peut-être qu'après Rigolboche il daignera aussi accepter ma fille. Si même il garde des traces de maladie, ce n'est rien. Maintenant on guérit très bien. Oui. Je connais quelques jeunes filles du grand monde qui ont épousé des hommes malades de la syphilis. Oh ! lâcheté ! Oui... Que vienne le temps où tous ces mensonges, toutes ces lâchetés seront dénoncés !

Plusieurs fois il émit son étrange son et but du thé. Le thé était horriblement fort. Il n'y avait pas d'eau pour le rendre plus léger. Je me sentais très agité par les deux derniers verres que j'avais pris. Probablement le thé agissait aussi sur lui parce qu'il paraissait de plus en plus excité. Sa voix devenait de plus en plus chantante et expressive.

À chaque instant il changeait de position, tantôt ôtait son bonnet, tantôt le remettait, et son visage se modifiait bizarrement dans cette demi-obscurité où nous nous trouvions.

– Et pourtant c’est ainsi que je vécus jusqu’à trente ans, sans renoncer pour une minute à mon intention de me marier et de me créer une vie de famille des plus élevées et des plus pures. Dans ce but, j’observais les jeunes filles qui auraient pu me convenir. J’étais enfoncé dans la fange de la débauche et en même temps je cherchais des jeunes filles dont la pureté fût digne de moi.

J’en écartai beaucoup, précisément parce qu’elles ne me semblaient pas assez pures. Enfin j’en trouvai une que je jugeai digne de moi. C’était une des deux filles d’un propriétaire terrien de Penza, jadis très riche et depuis ruiné.

Une nuit, au clair de lune, pendant que nous revenions d’une promenade en bateau, assis à côté d’elle j’admirais son corps svelte dont un jersey moulait les formes gracieuses, les boucles de ses cheveux, et je conclus subitement que c’était elle. Il me semblait, par ce beau soir,

qu'elle comprenait tout ce que je pensais et sentais, et je pensais et sentais les choses les plus élevées. En réalité, il n'y avait que le jersey qui lui allait très bien, et les boucles de ses cheveux, et aussi que j'avais passé la journée auprès d'elle et désirais un rapprochement plus intime.

Chose extraordinaire cette illusion qu'on a parfois, que la beauté est le bien ! Une jolie femme dit des sottises, on l'écoute et n'entend pas des sottises, mais des choses spirituelles. Elle dit, elle fait des choses mauvaises et on voit quelque chose de charmant. Ne ferait-elle rien du tout, si elle est belle, on est aussitôt convaincu qu'elle est d'une intelligence remarquable et d'une moralité extraordinaire.

Je rentrai chez moi enthousiasmé et je me persuadai qu'elle réalisait la plus haute perfection, et que, à cause de cela, elle était digne d'être ma femme. Le lendemain, je fis ma demande.

Quel imbroglio ! Sur mille hommes qui se marient, non seulement dans notre milieu mais, malheureusement, parmi le peuple, à peine s'en

trouve-t-il un qui ne soit pas marié auparavant au moins une dizaine de fois, si ce n'est cent et mille fois comme Don Juan.

Il est vrai qu'il existe maintenant, – je l'ai entendu dire et l'ai observé moi-même, – des jeunes gens purs qui sentent et savent que ce n'est pas une plaisanterie mais une affaire sérieuse.

Que Dieu les assiste ! Mais, de mon temps, on n'en trouvait pas un pareil sur dix mille. Et tous le savent et feignent de ne pas le savoir. Dans tous les romans on décrit jusqu'aux moindres détails les sentiments des héros, les étangs, les buissons autour desquels ils se promènent, mais quand on décrit leur grand amour pour une jeune fille, on ne souffle mot de ce que lui, l'intéressant personnage, a fait auparavant, pas un mot sur la fréquentation des maisons publiques, sur les bonnes, les cuisinières et les femmes d'autrui ; et s'il en est de ces romans inconvenants, on ne les laisse pas entre les mains de celles qui ont le plus grand besoin de les connaître, – les jeunes filles.

D'abord on feint, devant les jeunes filles, que

cette débauche qui remplit la moitié de la vie de nos villes et de nos campagnes, n'existe pas en réalité. On le feint si bien qu'on arrive à se persuader que nous sommes tous des gens moraux et que nous vivons dans un monde moral. Quant aux pauvres jeunes filles, elles y croient tout à fait sérieusement. C'était le cas de ma malheureuse femme. Je me souviens qu'étant déjà fiancé, je lui montrai mon journal où elle pouvait apprendre quelque chose de mon passé, et surtout ma dernière liaison qu'elle aurait pu découvrir par des clabaudages, – c'était du reste pour cela que j'avais senti la nécessité de l'en instruire. Je me rappelle sa frayeur, son désespoir, son effarement, quand elle l'eut appris et compris. Je crus qu'elle allait tout rompre. Pourquoi ne l'a-t-elle pas fait ?...

Il poussa un gémissement, avala une gorgée de thé, puis se tut.

VI

– Non, d’ailleurs, c’est mieux ainsi, mieux ainsi ! – s’écria-t-il. – Je l’ai mérité ! Mais il ne s’agit pas de cela. Je voulais dire que dans ces cas-là ce sont les pauvres jeunes filles seules qui sont trompées.

Quant aux mères, aux mères surtout, instruites par leurs maris, elles savent tout fort bien. Elles feignent de croire à la pureté du jeune homme et agissent en réalité tout autrement : elles savent de quelle façon il faut amorcer les jeunes gens pour elles-mêmes et pour leurs filles.

Nous autres, hommes, nous péchons par ignorance, et parce que nous ne voulons pas apprendre ; quant aux femmes, elles savent très bien, elles, que l’amour le plus noble, le plus poétique, comme nous l’appelons, dépend non pas des qualités morales mais d’une intimité physique, et aussi de la façon de se coiffer les

cheveux, de la couleur et de la forme d'une robe. Demandez à n'importe quelle coquette expérimentée, qui s'est donné la tâche de séduire un homme, demandez-lui ce qu'elle préférerait en présence de celui qu'elle est en train de conquérir : être convaincue de mensonge, de cruauté, même de perversité, ou paraître devant lui vêtue d'une robe mal faite ? Chacune préférera toujours la première alternative. Elle sait parfaitement que nous mentons quand nous parlons de nos sentiments élevés, que nous ne cherchons que la possession de son corps et qu'à cause de cela nous lui pardonnerons toutes ses ignominies, tandis que nous ne lui pardonnerons pas un costume de mauvais ton, sans goût, et mal fait.

Or, ces choses-là, la coquette les connaît par expérience, tandis que la jeune fille innocente ne les connaît que d'instinct, comme les animaux.

C'est pourquoi nous voyons ces abominables jerseys, ces bosses artificielles sur le derrière, ces épaules, ses bras, ces seins presque nus. Les femmes, surtout celles qui ont passé par l'école

des hommes, savent parfaitement que les conversations sur des sujets élevés ne sont que des conversations, et que l'homme cherche et veut un corps et tout ce qui orne le corps. Et elles agissent en conséquence. Si l'on rejette l'habitude de cette ignominie qui est devenue pour nous une seconde nature, et si l'on envisage la vie de nos classes supérieures telle quelle est, avec toute son impudeur, ce n'est qu'une vaste maison de tolérance... Ce n'est pas votre avis ? Permettez, je vais vous le prouver, – dit-il, prévenant toute dénégation de ma part. – Vous dites que les femmes de notre société ont un autre intérêt que les femmes des maisons de tolérance, et moi je prétends le contraire et je le prouve. Si des êtres diffèrent entre eux par le but de leur existence, par leur vie passée, cela devra se refléter aussi dans leur extérieur, et leur extérieur sera tout différent. Eh bien ! comparez donc les misérables, les méprisées, avec les femmes de la plus haute société : les mêmes robes, les mêmes façons, les mêmes parfums, les mêmes dénudations des bras, des épaules, de la gorge, la même bosse sur le derrière, la même passion pour

les pierreries, pour les objets brillants et très chers, les mêmes amusements, danses, musiques, chants. Les premières attirent par tous les moyens, les secondes aussi. Aucune différence. Logiquement parlant, il faut dire que les prostituées à court terme sont généralement méprisées, et les prostituées à long terme estimées.

VII

– Oui, et moi aussi j’ai été séduit par des jerseys, des boucles de cheveux et des tournures.

Et j’étais très facile à prendre, ayant été élevé dans les conditions où, comme des concombres en serre, poussent les jeunes gens amoureux. Notre nourriture trop abondante, avec l’oisiveté physique complète, n’est autre chose qu’une excitation systématique à la lubricité. Quoique vous pensiez, il en est ainsi. Moi-même, jusqu’aux derniers moments, je n’y voyais rien. Maintenant je vois. Et, ce qui me tourmente, c’est que personne ne le sait et que tous disent des sottises comme cette dame qui vient de sortir.

Par exemple, à côté de chez moi, au printemps, des ouvriers, des paysans, travaillent à la construction de la voie ferrée. La nourriture ordinaire d’un paysan, c’est du pain, du *kvass*, des oignons ; et il vit, il est dispos, bien portant ;

il fait les travaux légers des champs. Il travaille au chemin de fer et sa nourriture se compose maintenant de gruau et d'une livre de viande. Seulement cette viande il la restitue en un labeur de seize heures en poussant un wagonnet de trente pouds. Et c'est bien comme ça. Mais nous, qui mangeons deux livres de viande, de gibier, de poisson, nous qui absorbons toute espèce de boissons et de nourritures échauffantes, comment dépensons-nous cela ? En des excès sensuels. Si la soupape est ouverte, tout va bien, mais fermez-la, comme je l'avais fermée temporairement, et aussitôt il en résultera une existence qui, en passant à travers le prisme de notre vie artificielle, s'exprimera par le sentiment amoureux le plus pur, parfois même platonique. Et je suis tombé amoureux comme tout le monde.

Tout y était : des transports, des attendrissements, de la poésie. Mais en réalité, mon amour était préparé d'un côté par la maman et les couturières, et d'un autre côté par l'abondance de la nourriture absorbée, et une vie trop oisive. S'il n'y avait pas eu de promenades en bateau, de vêtements bien ajustés, etc., si ma

femme avait porté quelque blouse informe et que je l'eusse vue ainsi chez elle, d'autre part si j'eusse été un homme dans les conditions normales, qui absorbe la nourriture nécessaire pour son travail, et si une soupape de sûreté eut été ouverte (par hasard, à ce moment elle était fermée) je ne serais point devenu amoureux et rien ne serait arrivé.

VIII

– Tout coïncida : et mon état physique, et la robe bien faite, et la promenade en bateau. Vingt fois la chose avait raté, cette fois elle réussissait. C'est comme un piège. Je ne plaisante pas. Les mariages se préparent maintenant comme des pièges. Que devrait-il y avoir de plus naturel ? La jeune fille est nubile, il faut la marier. Quoi de plus simple, si la jeune personne n'est pas un monstre et s'il se trouve des hommes qui désirent se marier. Cela se passait ainsi dans le vieux temps. Quand la jeune fille arrivait à l'âge de se marier, les parents arrangeaient le mariage. Cela se faisait, cela se fait encore dans toute l'humanité : chez les Chinois, les Hindous, les Musulmans, et chez notre simple peuple aussi. Cela se passe ainsi dans l'espèce humaine au moins dans les quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas. Il n'y a guère que un pour cent, peut-être moins, nous, les noceurs, qui avons imaginé que

cette mode était mauvaise et avons inventé autre chose. Et cette autre chose qu'est-ce ? C'est que les jeunes filles sont assises et que les messieurs se promènent comme dans un bazar, et font leur choix. Les vierges attendent et pensent, sans vous le dire : « Prends-moi, jeune homme ! Non, moi ! Pas elle, mais moi : regarde ces épaules et le reste. » Et nous, les hommes, nous nous promenons, estimons du regard la marchandise et nous sommes très satisfaits ? « Je sais tout et je ne me laisserai pas tromper. »

Ils se promènent, regardent et sont très contents que cela soit si bien arrangé pour eux. Mais si l'on n'y veille pas, ça y est : on est pris !

– Que faire donc ? lui dis-je. Est-ce à la femme de faire la proposition ?

– Je ne sais pas ; mais s'il s'agit d'égalité, que l'égalité soit complète. On a trouvé humiliant de se marier par l'intermédiaire des marieuses, c'est pourtant mille fois préférable. Là les droits et les chances sont égaux ; ici la femme est une esclave exposée au marché ou un appât dans un piège. Essayez de dire à une mère ou à une jeune fille la

vérité : qu'elles ne sont préoccupées que de la chasse au mari. Dieu quelle offense ! Cependant elles ne peuvent pas faire autre chose et n'ont pas autre chose à faire. Ce qui est terrible c'est de voir parfois de toutes jeunes, pauvres et innocentes filles préoccupées uniquement de ces idées. Si encore, je le répète, cela se faisait franchement, mais ce n'est que mensonge. « Ah ! la descendance des espèces, que c'est intéressant ! Oh ! Lily s'intéresse beaucoup à la peinture ! Irez-vous à l'exposition ? C'est charmant ! Et la troïka, et les spectacles, et la symphonie ? Ah ! que c'est adorable ! Ma Lily raffole de musique. Et vous, pourquoi ne partagez-vous pas ces convictions ? Et les promenades en bateau !... » Alors qu'il n'y a que cette seule pensée : « Prends, prends-moi ! prends ma Lily ! Non, moi ! Essaie seulement !... » Lâcheté ! mensonge ! conclut-il ; et, ayant bu un dernier verre de thé il se mit à ranger les tasses.

IX

– Oui, vous savez, reprit-il en rangeant dans son sac le thé et le sucre, cette puissance des femmes dont souffre le monde provient uniquement de ce que je viens de dire.

– Comment, la puissance des femmes ? dis-je. Les droits sont surtout du côté des hommes.

– Parfaitement, c'est bien cela, dit-il. C'est bien ce que je veux dire et c'est ce qui explique ce phénomène extraordinaire : d'une part, il est tout à fait exact que la femme est amenée au plus bas degré de l'humiliation, et d'autre part elle domine. Voyez les juifs : avec la puissance que leur confère l'argent ils se vengent de leur assujettissement. Ainsi font les femmes. « Ah ! vous voulez que nous ne soyons que des marchands, bon ; en restant marchands nous nous emparerons de vous », disent les juifs. Et les femmes disent de même : « Vous voulez que

nous ne soyons que des objets de sensualité ? bon, comme objets de sensualité, nous vous courberons sous le joug. » Ce n'est pas dans la privation du droit de vote ou du droit de magistrature que réside l'infériorité de la femme, mais dans ses relations sexuelles, elle n'est pas l'égale de l'homme. Elle n'a pas le droit d'user de l'homme et de s'abstenir de le choisir au lieu d'être choisie. Vous dites que ce serait abominable. Bon ! Mais alors que l'homme n'ait pas non plus ces droits, puisque maintenant la femme en est privée. Mais voilà, à défaut de droits elle agit sur la sensualité de l'homme, par quoi elle le domine, de sorte qu'en réalité c'est la femme qui choisit, tandis que l'homme n'a que l'apparence du choix. Dès que la femme est en possession de ses moyens, elle en abuse et acquiert un pouvoir terrible sur les hommes.

– Mais où voyez-vous ce pouvoir exceptionnel ? demandai-je.

– Où ? Mais partout, dans tout. Allez voir les magasins dans une grande ville. Il y a là des millions ; il est impossible d'évaluer l'énorme

quantité de travail qui s'y dépense. Or, dans les neuf dixièmes de ces magasins y a t-il quoi que ce soit pour l'usage des hommes ? Tout le luxe de la vie est demandé et soutenu par la femme.

Comptez toutes les fabriques. La plupart travaillent à des ornements inutiles, équipages, meubles, hochets pour les femmes. Des millions d'hommes, des générations d'esclaves s'usent à ce travail de forçats dans les fabriques, uniquement pour les caprices des femmes. Les femmes, telles des reines, gardent comme prisonniers de guerre, dans les travaux forcés, les neuf dixièmes du genre humain. Et tout cela parce qu'on les a humiliées en les privant de droits égaux à ceux de l'homme. Elles se vengent sur notre volupté ; elles nous attrapent dans leurs filets. Oui, tout est là.

Les femmes se sont façonnées de telles armes pour agir sur les sens, qu'un homme ne peut rester calme en leur présence. Aussitôt qu'un homme approche une femme, il tombe sous l'influence de cet opium et perd la tête. Depuis longtemps déjà je me sentais mal à l'aise quand

je voyais une femme trop bien parée, en robe de bal, mais à présent, cela me terrifie, tout simplement, car j'y vois un péril pour les hommes, quelque chose de contraire aux lois et j'ai envie d'appeler un sergent de ville, d'appeler un secours quelconque, de demander qu'on enlève cet objet dangereux.

– Oui, riez ! me cria-t-il. Mais ce n'est pas du tout une plaisanterie. Je suis sûr que le temps viendra, et il n'est peut-être pas si loin, où les hommes comprendront cela et seront étonnés qu'il ait pu exister une société où étaient permises des actions aussi nuisibles que celles d'orner le corps de façon à éveiller la sensualité, comme le font les femmes de notre société. Autant établir des traquenards le long de nos voies publiques, ou pis encore ! Pourquoi les jeux de hasard sont-ils interdits alors qu'on ne défend pas que les femmes se promènent en costumes excitant la sensualité ? Elles sont mille fois plus dangereuses.

X

– Voilà donc comment j’ai été pris. J’étais ce qu’on appelle amoureux. Non seulement elle m’apparaissait comme un être parfait, mais durant le temps de mes fiançailles je me considérais aussi comme un être parfait. Il n’est pas de crapule au monde qui ne puisse trouver pire que soi, et, par conséquent, qui ne puisse s’enorgueillir et être content de soi. J’étais dans ce cas : je ne me mariais pas pour l’argent, l’intérêt était étranger à l’affaire tandis que la plupart de mes connaissances avaient fait des mariages d’intérêt, soit pour l’argent, soit pour les relations. Premièrement j’étais riche, elle était pauvre. Deuxièmement, j’étais fier surtout de ce que j’avais l’intention ferme de vivre, une fois marié, en monogame, alors que d’autres se mariaient avec l’intention de continuer leur vie polygame de célibataires ; et de cela, je m’enorgueillissais démesurément. Oui, j’étais un

effroyable cochon avec la conviction d'être un ange.

La période de mes fiançailles dura peu. Je ne puis me la rappeler sans honte. Quelle abomination ! Il est donc entendu que l'amour est un sentiment moral et non sensuel. S'il en est ainsi cette attirance spirituelle devrait s'exprimer par des paroles, des entretiens, des conversations. Rien de pareil : il nous était très difficile de converser en tête-à-tête. Quel travail de Sisyphe c'était. À peine avions-nous découvert ce qu'il fallait dire et l'avions-nous exprimé qu'il fallait recommencer à nous taire et chercher de nouveaux sujets. Nous n'avions rien à nous dire. Tout ce que nous pouvions nous imaginer sur la vie qui nous attendait, sur notre établissement, était dit. Et quoi après ? Si nous avions été des animaux nous aurions su que nous n'avions pas à causer ; tandis que nous devons parler sans avoir rien à dire. Car ce qui nous occupait n'était pas une chose qui pouvait se rendre par des paroles. Et puis, cette coutume inepte de manger des bonbons, cette goinfrie bestiale pour les sucreries, ces abominables préparatifs de noce :

ces discussions sur l'appartement, sur la chambre à coucher, la literie, les peignoirs, les robes de chambre, la lingerie, les toilettes. Comprenez donc que si l'on se marie selon « Domostroy », comme disait tantôt ce vieillard, alors ces édredons, ces trousseaux, ces literies, tout ça sont des détails sacro-saints. Mais chez nous, sur dix mariés, à peine s'en trouve-t-il un qui croie, je ne dis pas aux sacrements, mais à ceci : que le mariage est un certain engagement. Sur cent hommes, à peine en est-il un qui ne se soit marié déjà, et sur cinquante à peine un qui n'ait accepté d'avance de tromper sa femme à chaque occasion ; la grande majorité regarde cette promenade à l'église comme une condition nécessaire pour posséder une certaine femme ; songez alors quelle terrible signification acquièrent tous ces détails. Cela devient comme une vente où l'on cède une vierge à un débauché, en entourant cette vente de certaines formalités.

XI

– Tous se marient ainsi, et je me mariaï de même, et la fameuse lune de miel commença. Quel vilain nom ! siffla-t-il avec colère. Je me promenais un jour à Paris à travers des baraques, lorsque, séduit par l’enseigne de l’une d’elles, j’entrai pour voir une femme à barbe et un chien aquatique. La femme était un homme déguisé ; le chien était un chien ordinaire recouvert d’une peau de phoque, et qui nageait dans une baignoire. C’était dénué d’intérêt, mais, le barnum m’accompagna à la sortie, très courtoisement, et s’adressa au public qui stationnait devant l’entrée, en invoquant mon témoignage : « Demandez à monsieur si cela vaut la peine d’être vu ? Entrez, entrez, un franc par personne. » Confus, je n’osai point répondre qu’il n’y avait rien d’intéressant à voir, et c’était bien, en effet, sur ma confusion, que comptait le barnum. C’est la même chose probablement pour

les personnes qui ont passé par les abominations de la lune de miel et qui n'en désillusionnent pas les autres. Je fis de même, je ne désillusionnai personne. Mais je ne vois pas maintenant pourquoi ne pas dire la vérité. Je crois même qu'il est nécessaire de la dire. C'est une période de malaise, de honte, de pitié et surtout d'ennui, d'ennui féroce ! C'est à peu près ce que j'éprouvai quand je commençai à fumer : j'avais envie de vomir, je bavais et avalais ma bave en feignant d'y prendre plaisir. Le plaisir amoureux comme le plaisir de fumer, s'il arrive, n'arrive qu'après. Il faut que les époux fassent l'éducation de ce vice avant d'en éprouver du plaisir.

– Comment, vice ? demandai-je. Mais vous parlez d'une chose des plus naturelles.

– Naturelles ? fit-il. Naturelles ? Non, moi je suis arrivé à la conviction au contraire que ce n'est pas... naturel. Oui, ce n'est pas naturel du tout. Demandez aux enfants, demandez à une jeune fille non dépravée. Ma sœur se maria très jeune avec un homme qui avait le double de son âge, un débauché.

Je me rappelle quel étonnement fut le nôtre quand, la nuit de ses noces, pâle, tout en larmes, elle s'enfuit de son époux, tremblant de tout son corps et disant que pour rien au monde elle ne saurait même dire ce qu'il voulait d'elle.

Vous dites : naturel !

Manger est naturel. C'est une fonction heureuse, agréable et que nul n'a honte d'accomplir dès sa naissance ; tandis que ceci, on en est honteux, dégoûté, on en souffre. Non, ce n'est pas naturel ! Et je me suis convaincu qu'une jeune fille non corrompue en a toujours horreur.

– Mais, dis-je, comment se perpétuerait le genre humain ?

– Oui, la continuation du genre humain ! fit-il ironiquement, avec colère, comme s'il attendait cette objection courante et de mauvaise foi. Prêcher l'abstinence de l'enfantement afin que les lords anglais puissent bâfrer à leur aise, c'est permis. Prêcher l'abstinence de l'enfantement sous prétexte qu'il faut prendre le plus d'agrément possible, c'est permis ; mais oser dire qu'il faut s'abstenir de l'enfantement au nom de

la morale, mes aïeux, quels cris !... Le danger que le genre humain disparaisse parce que des hommes désirent ne plus être des cochons. Excusez-moi. Cette lumière m'est désagréable, peut-on fermer ? dit-il en montrant la lanterne.

Je dis que je n'y voyais pas d'inconvénient et alors, vivement, comme tout ce qu'il faisait, il monta sur la banquette et baissa le store de la lanterne.

– Tout de même, dis-je, si tous avaient reconnu cela comme loi, le genre humain n'existerait plus.

Il ne répondit pas aussitôt.

– Vous dites comment se perpétuerait le genre humain ? reprit-il en s'asseyant en face de moi, et s'accoudant sur ses genoux largement écartés. Mais pourquoi le genre humain doit-il se perpétuer ? dit-il.

– Comment, pourquoi ? Mais alors nous n'existerions pas.

– Et pourquoi faut-il que nous existions ?

– Comment pourquoi ? Pour vivre.

– Et pourquoi vivre ? S’il n’y a aucun but, si la vie nous est donnée pour elle-même, alors ce n’est pas la peine de vivre. Et, s’il en est ainsi, alors les Schopenhauer, les Hartmann, tous les bouddhistes ont raison. Mais si la vie a un but, alors il est clair qu’elle doit cesser quand le but est atteint. Et il en est vraiment ainsi, dit-il, tout ému par cette idée, à laquelle, évidemment, il tenait beaucoup. Il en est ainsi. Suivez-moi : Si l’Humanité a pour but le bien-être, le bonheur, l’amour, comme vous voulez, si le but de l’Humanité, comme il est dit dans les Prophètes, est que tous les hommes soient unis par l’amour, que des épées on forge des faux, etc. ; alors qu’est-ce qui l’empêche d’atteindre ce but ? Les passions. Or, parmi les passions, la plus forte, la plus mauvaise, la plus tenace, c’est l’amour sexuel.

De sorte que si les passions disparaissaient, et avec elles la dernière, la plus forte, l’amour sexuel, alors la prophétie serait réalisée : l’union serait accomplie ; l’Humanité, dès lors, aurait exécuté la loi et n’aurait plus lieu d’être. Mais tant que l’Humanité existe, elle a devant elle un

idéal, et cet idéal ne peut être celui du lapin ou du cochon : se multiplier le plus possible ; ni celui des singes ou des Parisiens : jouir de la façon la plus raffinée des plaisirs de la passion sexuelle. Son idéal est celui du bien atteint par l'abstinence et la pureté. C'est à cet idéal que l'homme aspire et aspira toujours. Et voyez la conséquence. Il en résulte que l'amour sexuel est une soupape de sûreté. Si la génération existante de l'humanité n'a pas atteint le but, c'est parce qu'elle nourrit des passions et la passion la plus forte, l'amour sexuel. Mais s'il y a la passion sexuelle, il y aura une nouvelle génération, et par suite la possibilité d'atteindre le but avec la génération suivante, et ainsi de suite jusqu'à ce que le but soit atteint, que la prophétie soit réalisée et que les hommes s'unissent. Autrement qu'y aurait-il ? Si l'on admet que Dieu a créé les hommes pour atteindre un certain but, il les aurait créés ou mortels, sans la passion sexuelle ou éternels. S'ils étaient mortels, sans la passion sexuelle, qu'en résulterait-il ? Il en résulterait qu'ils auraient vécu et seraient morts sans atteindre le but, et, pour atteindre le but, Dieu aurait dû créer des

hommes nouveaux. S'ils étaient éternels, et admettons qu'après plusieurs millions d'années ils eussent atteint le but, alors pourquoi existeraient-ils ? Où faudrait-il les mettre ? Le mieux est ce qui existe. Mais cette expression ne vous plaît peut-être pas et êtes-vous évolutionniste. Mais alors le résultat est le même. L'espèce supérieure des animaux, la race humaine, pour se maintenir dans la lutte contre les autres animaux, doit vivre en société comme les abeilles, et non se multiplier sans fin ; elle doit, comme les abeilles, élever des êtres asexués ; autrement dit elle doit aspirer à l'abstinence et non à l'excitation de la lubricité à quoi tend toute l'organisation de notre vie.

Il se tut.

– Le genre humain disparaîtra ? Mais peut-on en douter ? C'est aussi indiscutable que la mort. D'après toutes les doctrines de l'Église, la fin du monde viendra et toutes les théories scientifiques aboutissent inévitablement à la même conclusion.

XII

– Dans notre monde, c’est juste le contraire : s’il arrive que l’homme, étant célibataire, pense encore à l’abstinence, une fois marié il considère que l’abstinence n’est plus nécessaire. Songez donc, ce départ après le mariage, cette solitude que les nouveaux mariés se ménagent avec le consentement des parents, ce n’est autre chose que l’autorisation de la débauche. Mais la loi morale se venge elle-même quand on la viole. La lune de miel ne me donna pas ce qu’elle promettait ; tout le temps c’était honteux et ennuyeux, et bientôt cela devint très pénible. Je crois que le troisième ou le quatrième jour, je trouvai ma femme triste. Je lui en demandai la raison, et me mis à l’embrasser, ce qui, à mon avis, était tout ce qu’elle pouvait désirer. Elle écarta ma main et se mit à pleurer. Pourquoi ? Elle ne put me le dire. Elle était triste, angoissée. Ses nerfs torturés lui avaient probablement

suggéré la vérité sur l'ignominie de nos relations, mais elle ne savait comment exprimer cela. Je me mis à la questionner ; elle répondit quelque chose de vague, qu'elle était triste sans sa mère. Il me sembla qu'elle ne disait pas la vérité. Je cherchai à la consoler en gardant le silence sur sa mère. Il ne me venait pas à l'esprit qu'elle se sentait tout simplement énervée et que la mère n'était qu'un prétexte. Mais aussitôt elle s'offensa de ce que je ne parlais pas de sa mère, comme si je ne l'avais pas crue. Elle me dit qu'elle voyait bien que je ne l'aimais pas. Je l'accusai de caprice. Soudain tout son visage se changea : la tristesse fit place à l'irritation. Elle me reprocha en termes durs et blessants mon égoïsme et ma cruauté. Je la regardai. Toute sa figure exprimait la froideur absolue, l'animosité, presque la haine pour moi. Je me rappelle l'effroi que j'éprouvai à cette vue. Comment ? Quoi ? pensai-je. L'amour, l'union des âmes, et voilà ce qu'il y a ! Mais c'est impossible, ce n'est plus elle ! Je tâchai de la calmer, mais je me heurtai à un tel mur inébranlable de froide hostilité que, sans avoir le temps de réfléchir, je fus pris d'une vive irritation

et nous échangeâmes une foule de propos désagréables. L'impression de cette première brouille fut terrible. J'appelle cela brouille, mais ce n'était pas une brouille ; c'était la découverte soudaine de l'abîme qui, en réalité, existait entre nous. L'amour était épuisé avec la satisfaction de la sensualité, et nous restions en face l'un de l'autre sous notre vrai jour, comme deux égoïstes complètement étrangers qui cherchent à se procurer le plus de plaisir possible l'un par l'autre. Ainsi, ce que j'appelais notre brouille était la mise au jour de notre véritable situation après l'apaisement de la volupté. Je ne me rendis pas compte que cette hostilité froide était notre état normal et je ne comprenais pas que cette première brouille serait bientôt noyée sous un nouveau flot de sensualité.

Je crus que nous nous étions querellés puis réconciliés et que cela ne nous arriverait plus. Mais, en cette même lune de miel arriva bientôt une période de satiété où nous cessâmes d'être nécessaires l'un à l'autre, et une nouvelle brouille éclata. Cette deuxième brouille me frappa encore plus que la première. Alors la première n'était

pas un hasard, c'était fatal et cela sera ainsi, pensai-je. Cette seconde querelle me stupéfia d'autant plus qu'elle avait une cause misérable : elle eut pour prétexte une question d'argent ; or, jamais je n'avais marchandé sur ce chapitre ; il m'était surtout impossible de le faire vis-à-vis de ma femme. Je me souviens seulement qu'à une remarque que je lui fis, elle insinua que mon intention était de la dominer au moyen de l'argent et que je basais sur l'argent mon droit sur elle ; enfin quelque chose de tout à fait impossible, de stupide et lâche qui n'était ni dans mon caractère ni dans le sien. J'étais hors de moi. Je l'accusai d'indélicatesse ; elle m'adressa le même reproche. La dispute éclata. Dans ses paroles, dans l'expression de son visage, dans ses yeux, je remarquai de nouveau la haine cruelle et froide qui m'avait tant stupéfié déjà. Il m'est arrivé de me quereller avec mon frère, avec des amis, avec mon père, mais jamais il n'y eut entre nous cette méchanceté farouche que je voyais ici. Après quelque temps, cette haine mutuelle fut encore couverte par un flux de volupté, et je me consolai de nouveau en me disant que ces deux querelles

étaient des fautes réparables. Mais à la troisième, à la quatrième, je compris que ce n'était pas un simple hasard, que c'était une fatalité qui devait arriver encore, et j'en étais horrifié. Une autre pensée encore plus terrible me tourmentait : j'étais persuadé que moi seul vivais si mal avec ma femme, que cela n'arrivait pas dans les autres ménages. J'ignorais alors que dans tous les ménages ont lieu les mêmes accrocs, et que tous, comme moi, s'imaginant que c'est un malheur exclusivement réservé à eux seuls, cachent soigneusement ce malheur honteux non pas seulement aux autres mais à eux-mêmes.

Commencé dès les premiers jours, cela se perpétua et augmenta, avec des caractères d'acharnement toujours plus marqués. Au fond de mon âme, dès les premières semaines, je sentis que j'étais perdu, que j'avais ce que je n'attendais pas, et que le mariage non seulement n'est pas le bonheur, mais une épreuve pénible. Cependant, comme tout le monde, je me refusais à l'avouer (je ne l'aurais jamais avoué, n'eût été le dénouement) et je le cachais non seulement aux autres, mais à moi-même. Je m'étonne

maintenant de n'avoir pas vu alors ma situation vraie. C'était cependant facile avec ces querelles commencées pour des motifs si futiles qu'on ne pouvait ensuite se les rappeler. La raison ne pouvait trouver de prétextes suffisants pour notre haine tenace l'un envers l'autre. De même n'en trouvait-elle pas pour la réconciliation. Parfois des paroles, des explications, des larmes même, mais parfois... oh ! j'ai honte à me le rappeler maintenant, après des mots injurieux, arrivaient les sourires, les baisers, les enlacements... Abomination ! Comment ne percevais-je pas alors toute cette vilénie...

XIII

Deux voyageurs montèrent et se mirent à s'installera l'autre extrémité du wagon. Il se tut tout le temps qu'ils s'installèrent, mais aussitôt le silence revenu il continua. Évidemment il n'avait pas perdu un seul instant le fil de sa pensée.

– Voilà ce qui est ignoble principalement, commença-t-il ; on suppose, en théorie, que l'amour est quelque chose d'idéal, d'élevé, et, en réalité, l'amour est quelque chose de hideux, de sale, dont il est dégoûtant et honteux de parler et de se souvenir. Et il faut bien le comprendre, ce n'est pas en vain que la nature fait que c'est hideux et honteux. Mais au contraire, les gens feignent que le hideux et le honteux est beau et élevé.

Quels étaient les premiers indices de mon amour ? Je m'adonnai aux excès bestiaux non seulement sans en être honteux, au contraire, j'en

étais fier ; non seulement sans penser à la vie intellectuelle de ma femme, mais même sans penser à sa vie physique. Je m'étonnais de notre hostilité, et, pourtant, comme c'était clair : cette hostilité n'était autre chose qu'une protestation de la nature humaine contre la bête qui l'asservissait.

Je m'étonnais de notre haine mutuelle, et il n'en pouvait être autrement. Cette haine n'était rien d'autre que la haine des complices pour l'excitation et la participation dans le crime. Car c'était un crime que notre liaison de *cochons* continuât toujours lorsque cette pauvre femme fut devenue enceinte le premier mois.

Vous pensez que je m'écarte de mon récit ? Du tout ! Je vous raconte toujours *comment* j'ai tué ma femme. On m'a demandé au tribunal avec quoi, comment j'ai tué ma femme ? Les imbéciles ! Ils croient que j'ai tué ma femme avec un couteau, le 5 octobre. Ce n'est pas alors que je l'ai tuée. C'est longtemps avant, comme eux tous tuent à présent.

– Mais comment cela ? demandai-je.

– Voici ce qui est étonnant, que personne ne

veut savoir ce qui est si clair et si évident, que les médecins devraient connaître et répandre, mais qu'ils taisent. C'est quelque chose de terriblement simple. L'homme et la femme sont créés comme les animaux, de telle sorte qu'après l'amour charnel, la femme devient enceinte, puis allaite ; durant ces périodes l'acte sexuel est nuisible aussi bien pour la femme que pour son enfant. Il y a un nombre égal d'hommes et de femmes. Que résulte-t-il de cela ? Il semble qu'il ne faut point un esprit transcendant pour tirer de cela la conclusion qu'en tirent les animaux, c'est-à-dire l'abstinence. Mais non, la science est arrivée à tel point qu'elle a trouvé des leucocytes quelconques qui circulent dans le sang, et d'autres imbécillités, tandis qu'elle n'a pu comprendre encore cela, du moins je n'ai jamais entendu qu'elle en ait parlé.

De sorte que pour une femme il n'y a que deux issues : l'une se transformer en monstre, détruire en soi la capacité d'être femme, c'est-à-dire mère, pour que l'homme puisse tranquillement continuer à jouir d'elle ; l'autre issue, qui n'est pas même une issue mais la

simple, directe et grossière violation des lois de la nature, qui se commet dans toutes les familles dites honnêtes, c'est que la femme, contrairement à sa nature, doit être en même temps enceinte, nourrice et maîtresse, c'est-à-dire ce à quoi ne descend aucun animal. Ses forces n'y suffisent pas. Voilà pourquoi nous avons l'hystérie, les nerfs et, chez les paysans, la possession, l'ensorcellement. Notez que chez la jeune fille pure la possession n'existe pas ; elle n'existe que chez la femme, et chez la femme qui vit avec son mari. C'est ainsi chez nous et ainsi en Europe. Tous les hôpitaux sont remplis de femmes qui ont transgressé les lois de la nature. Mais les possédées et les clientes de Charcot sont des créatures complètement finies, tandis que de femmes à demi estropiées le monde regorge. Si l'on songeait quelle grande œuvre est pour la femme la gestation ou l'allaitement ! En elle se forme l'être qui nous continue. Et cette œuvre sainte est gênée, rendue pénible, par quoi ? Il est effroyable d'y penser ! Et après cela on parle de la liberté, des droits de la femme. C'est comme des anthropophages gavant leurs prisonniers pour

les dévorer et leur assurant en même temps qu'on prend soin de leurs droits et de leur liberté.

Tout cela était neuf et me surprenait.

– Mais alors, s'il en est ainsi, dis-je, il en résulte qu'on peut aimer sa femme seulement une fois tous les deux ans, et comme l'homme...

– Et l'homme en a besoin, répéta-t-il. Au moins les charmants prêtres de la science nous l'assurent. Je les forcerais, ces pontifes, à remplir l'emploi de ces femmes qui, d'après eux, sont nécessaires aux hommes, qu'est-ce qu'ils chanteraient alors ? Affirmez à l'homme qu'il a besoin d'eau-de-vie, de tabac, d'opium, et il croira tout cela nécessaire. Il en résulte que Dieu n'a pas su arranger l'affaire comme il faut, puisque, sans demander l'avis des pontifes, il a combiné ainsi la chose. L'homme a besoin de satisfaire sa volupté, ainsi ont-ils décidé, et voilà que ce besoin est dérangé par la naissance et l'allaitement des enfants. Que faire alors ? S'adresser aux pontifes, ils arrangeront cela. Et en effet, ils ont trouvé. Quand donc seront découronnées ces canailles avec leurs

mensonges ? Il est temps ! Nous en avons assez. On devient fou, on se tire des coups de revolver et toujours à cause de cela. Et comment pourrait-il en être autrement ? On dirait que les animaux savent que la descendance continue leur espèce et ils suivent à cet égard une certaine loi. Il n'y a que l'homme qui ne la connaît pas et ne veut pas la connaître. Il n'est soucieux que d'avoir le plus de plaisir possible. Et qui donc fait cela ? Le roi de la nature, l'homme ! Remarquez que les animaux s'accouplent seulement quand ils peuvent reproduire l'espèce, et l'ignoble roi de la nature s'accouple en tout temps. Il fait plus, il élève cet acte de singe à un idéal. Au nom de cet amour, c'est-à-dire de cette saleté, il tue... quoi ?... la moitié du genre humain. De la femme qui doit être son aide dans le mouvement de l'humanité vers la vérité et le bien, au nom de ses plaisirs, il en fait non pas une aide mais une ennemie. Qu'est-ce qui retarde partout le mouvement progressif de l'humanité ? La femme. Pourquoi en est-il ainsi ? À cause de ce que j'ai dit et pour cela seul. Oui, oui, répéta-t-il plusieurs fois, et il commença à se remuer, prit

une cigarette, se mit à fumer, afin, évidemment,
de se calmer un peu.

XIV

– Et voilà, je vécus en pareil cochon, continuait-il reprenant son ton ancien. Le pire c'est que, vivant de cette façon ignoble, je croyais, parce que je ne me laissais pas séduire par les autres femmes, que je menais une vie de famille honnête, que j'étais un être moral, et que si nous avions des querelles, la faute en était à ma femme, à son caractère.

Mais il est évident que la faute ne venait pas d'elle. Elle était comme tout le monde, comme la majorité. Elle avait été élevée d'après les principes exigés par la société qui était la nôtre, c'est-à-dire comme sont élevées, sans exception, toutes les jeunes filles de notre classe riche et comme elles le sont nécessairement. On parle de je ne sais quelle nouvelle éducation des femmes. Mais ce ne sont là que de vaines paroles : l'éducation des femmes résulte de la véritable

vocation de la femme dans le monde et non de celle qu'on a inventée pour elle. L'éducation de la femme correspondra toujours à la façon dont l'homme envisage la femme. Nous tous savons comment les hommes envisagent les femmes : « *Wein, Weib und Gesang* », comme disent les poètes en leurs vers. Prenez toute la poésie, la peinture, la sculpture, en commençant par les poèmes d'amour et les Vénus et Phryné nues, vous verrez que la femme n'est qu'un instrument de plaisir. Elle est ainsi à Trouba, à Griatchevka¹ et à un bal de la Cour. Et songez à cette ruse diabolique : le plaisir, eh bien ! c'est le plaisir et l'on sait que la femme est un morceau fin. D'abord ce sont les chevaliers qui assurent qu'ils adorent la femme (ils l'adorent et la regardent tout de même comme un instrument de plaisir) et de nos jours, tous assurent estimer la femme. Les uns lui cèdent leur place, ramassent son mouchoir, les autres lui reconnaissent le droit d'occuper tous les emplois, de participer au gouvernement, etc. Malgré tout cela, le point

¹ Quartiers mal famés de Moscou.

essentiel demeure le même. Elle est un objet de volupté, son corps est un moyen de jouissance. Et elle le sait. C'est de l'esclavage, parce que l'esclavage n'est rien d'autre que l'utilisation du travail des uns à la jouissance des autres.

Pour que l'esclavage n'existe pas il faut que les uns se refusent à jouir du travail des autres et l'envisagent comme un péché, comme un acte honteux. Actuellement qu'arrive-t-il ? On abolit la forme extérieure de l'esclavage, on supprime les actes de vente des esclaves et on s'imagine, on se persuade, que l'esclavage est aboli. On ne veut pas voir qu'il existe toujours, puisque les gens, comme auparavant, aiment à profiter du labeur des autres et croient cela bon et juste. Dans ces conditions, il se trouvera toujours des êtres plus forts ou plus rusés que les autres pour en profiter. La même chose se passe avec l'émancipation de la femme. Au fond, l'esclavage féminin consiste uniquement en ce que les hommes désirent jouir de la femme comme moyen de plaisir et trouvent cela bien. On émancipe la femme, on lui donne toute espèce de droits égaux à ceux de l'homme, mais on

continue à l'envisager comme un objet de volupté ; on l'élève ainsi depuis son enfance, et l'on dirige dans ce sens l'opinion publique. Elle est toujours la serve humiliée et corrompue, et l'homme reste toujours le maître débauché.

On émancipe la femme dans les cours publics, dans les Parlements, mais on l'envisage toujours comme un objet de volupté. Apprenez-lui, comme on le fait chez nous, à se considérer comme telle, et elle restera toujours un être inférieur ; ou, avec l'aide de médecins canailles, elle cherchera à prévenir la conception de l'enfant et sera une vraie prostituée descendue non au degré de la bête mais à l'état d'objet, ou elle sera ce qu'elle est dans la plupart des cas, malade, hystérique, malheureuse, inapte au progrès spirituel.

Les lycées et les cours ne peuvent changer cela. La seule chose qui le pourrait ce serait un changement de l'opinion de l'homme sur la femme et de la femme sur elle-même. Mais cela n'arrivera que quand la femme regardera l'état de virginité comme l'état supérieur au lieu d'y voir,

comme maintenant, une honte et un déshonneur. Tant qu'il n'en sera pas ainsi, l'idéal de toute jeune fille, quelle que soit son instruction, sera toujours d'attirer le plus grand nombre possible d'hommes, le plus grand nombre de mâles, afin d'avoir le plus grand choix.

Le fait que l'une connaît plus de mathématiques et que l'autre joue de la harpe ne change rien. La femme est heureuse et atteint tout ce qu'elle peut désirer quand elle séduit un homme. C'est pourquoi le but principal de la femme est de savoir séduire. C'était et sera toujours ainsi. Ce qui était dans sa vie de vierge continuera dans sa vie de femme mariée. Dans sa vie de jeune fille c'était nécessaire pour le choix ; dans sa vie de femme ce sera nécessaire pour dominer le mari.

Une seule chose supprime ou interrompt quelque temps ces tendances : les enfants ; et encore quand la femme n'est pas un monstre, c'est-à-dire nourrit elle-même. Ici encore paraît le médecin.

Avec ma femme qui voulait nourrir elle-même et qui a nourri ses cinq enfants, il arriva que le premier enfant fut souffrant. Les médecins qui cyniquement la déshabillèrent et la tâtèrent partout, et que je dus remercier et payer pour cela, ces chers médecins trouvèrent qu'elle ne devait pas nourrir, et elle fut momentanément privée du seul remède qui pouvait la débarrasser de la coquetterie. C'est une nourrice qui acheva de nourrir ce premier-né ; c'est-à-dire que nous profitâmes de la misère et de l'ignorance d'une femme pour la voler à son petit en faveur du nôtre, en revanche nous la parâmes d'une coiffure à galons dorés. Mais il ne s'agit pas de cela, ce qui importe c'est que chez ma femme se réveilla cette coquetterie endormie pendant qu'elle allaitait. Cette coquetterie raviva en moi les souffrances de la jalousie qui ne cessa de me tourmenter durant toute ma vie conjugale, comme elle ne peut pas ne pas tourmenter tous les maris qui vivent avec leurs femmes comme je vivais avec la mienne, c'est-à-dire immoralement.

XV

– Durant tout le temps de mon mariage, jamais je ne cessai d'éprouver la jalousie et d'en souffrir. Il y eut des périodes où j'en souffris plus violemment. La première fois ce fut après la naissance de notre premier enfant, quand les médecins eurent défendu à ma femme de nourrir. Je fus particulièrement jaloux, d'abord parce que ma femme éprouvait cette inquiétude propre à la mère quand l'ordre régulier de la vie est interrompu sans sujet, mais surtout je fus jaloux quand je vis avec quelle facilité elle renonçait à ce devoir moral de mère, d'où je conclus, avec raison, bien qu'inconsciemment, qu'elle rejetterait aussi facilement le devoir conjugal, d'autant qu'elle se portait parfaitement puisque, malgré la défense des chers docteurs, elle allaita les enfants suivants et même très bien.

– Je vois que vous n'aimez pas les médecins,

dis-je, ayant remarqué l'intonation particulièrement méchante de sa voix, chaque fois qu'il parlait d'eux.

– Il ne s'agit pas de les aimer ou de ne pas les aimer. Ils ont perdu ma vie, comme ils ont perdu celle de milliers et de centaines de milliers d'êtres avant moi, et je ne puis point ne pas lier la conséquence à la cause. Je comprends qu'ils veulent, comme les avocats et les autres, gagner de l'argent, je leur aurais donné volontiers la moitié de mes revenus, et chacun agirait de même si l'on comprenait ce qu'ils font ; chacun le ferait pour qu'ils ne s'immiscent pas à la vie conjugale et se tiennent à distance. Je n'ai pas fait de statistiques, mais je connais des dizaines de cas, et en réalité ils sont innombrables, où ils ont tué tantôt un enfant dans le sein de sa mère, affirmant que la mère ne pourrait accoucher, plus tard elle accouchait très bien, tantôt des mères, sous prétexte de quelque opération. Personne n'a compté ces assassinats, comme on n'a pas compté les assassinats de l'Inquisition, parce qu'on supposait qu'ils avaient pour but le bonheur de l'humanité. Les crimes des médecins

sont innombrables, mais tous ces crimes ne sont rien comparés à cette démoralisation qu'ils introduisent dans le monde par les femmes.

Encore je ne parle pas de ceci : que si l'on voulait suivre leurs indications, grâce aux microbes qu'ils voient partout, l'humanité, au lieu de tendre à l'union, irait à la désunion complète, tout le monde, d'après leurs théories, devant s'isoler et tenir toujours dans sa bouche une seringue à acide phénique (d'ailleurs, ils ont trouvé à présent que ce n'est plus bon). Mais ce n'est rien. Le poison suprême c'est le pervertissement des gens, des femmes surtout.

On ne peut plus dire maintenant : « Tu vis mal, vis mieux », on ne peut plus le dire ni à soi-même ni aux autres. En effet, si tu vis mal, la cause est dans le système nerveux ou dans quelque chose de semblable, etc. Et il faut aller les consulter et ils te prescriront pour trente-cinq kopeks de remèdes pris à la pharmacie, et il te faut les avaler !

Ton état empire, encore des médecins, encore des remèdes. La bonne affaire !

Mais revenons à notre sujet. Je disais que ma femme nourrissait bien ses enfants, que la gestation et l'allaitement des enfants apaisaient mes tortures de jalousie. Si ce n'eût été cela, tout serait arrivé auparavant. Les enfants me sauvaient et la sauvaient. En huit ans, elle eut cinq enfants et, sauf le premier, elle les nourrit tous.

– Où sont maintenant vos enfants ? demandai-je.

– Les enfants ? fit-il d'un ton effrayé.

– Excusez-moi, peut-être vous est-il pénible d'en parler ?

– Non, rien. C'est ma belle-sœur et mon frère qui les ont pris. Ils ne me les ont pas donnés. Moi je leur ai abandonné ma fortune, mais eux ne m'ont pas donné les enfants. On me considère comme fou. Maintenant je reviens de chez eux. Je les ai vus ; mais ils ne me les donneront pas. Autrement je les élèverais pour qu'ils ne soient pas comme leurs parents. Et il faut qu'ils soient pareils. Mais que faire ! C'est compréhensible qu'on ne me les donnera pas et ne me croira pas. Et je ne sais pas si j'aurais la force de les élever.

Je pense que non. Je suis une ruine, un malheureux. Je n'ai qu'une seule chose : je sais. Oui, c'est sûr, je sais quelque chose que tous ne sauront peut-être pas de sitôt.

Oui, les enfants vivent et grandiront aussi sauvages que tous ceux qui les entourent. Je les ai vus trois fois. Je ne puis rien faire pour eux. Je retourne maintenant chez moi, dans le Midi. Là-bas, j'ai une maisonnette et un jardin.

Oui, beaucoup de temps s'écoulera encore avant que les hommes sachent ce que je sais. La quantité du fer et le nombre des métaux qui existent dans le soleil et les étoiles, cela on peut l'apprendre vite, mais ce qui dénonce notre abomination, voilà ce qu'il est très difficile de savoir !

Vous écoutez au moins, je vous en suis reconnaissant.

XVI

– Vous avez parlé des enfants. De nouveau quel terrible mensonge au sujet des enfants. Les enfants, bénédiction de Dieu ; les enfants, joie de la vie. Tout cela était autrefois. Maintenant il n’y a rien de pareil. Les enfants c’est de la souffrance et rien de plus. La plupart des mères le sentent ainsi et parfois, par hasard, le disent. Demandez à la majorité des mères de notre monde, de la classe aisée, elles vous diront que la crainte de voir leurs enfants malades ou mourir fait qu’elles n’en désirent point avoir ; ou si elles en ont, qu’elles ne veulent pas les nourrir afin de ne s’y pas trop attacher et d’en souffrir. Le plaisir que leur donne l’enfant par son charme, ses petites menottes, ses petits pieds, par tout son corps, le plaisir donné par d’enfant est moindre que la souffrance qu’elles en éprouvent, sans même parler de la maladie ou de la mort de l’enfant, par la crainte seule de la possibilité de cette maladie

et de cette mort. Ayant pesé les avantages et les désavantages, elles trouvent que ceux-ci l'emportent et, par conséquent, qu'il est peu enviable d'avoir des enfants. Elles le disent tout franchement, s'imaginant que ces sentiments proviennent de leur amour maternels, qu'ils sont bons, louables, et qu'elles en peuvent être fières. Elles ne remarquent pas qu'en raisonnant ainsi, elles nient tout simplement l'amour et n'affirment que leur égoïsme. Elles trouvent que l'enfant donne moins de plaisirs que de souffrance à cause des craintes qu'on a pour lui. C'est pourquoi il ne faut pas avoir d'enfant qu'elles aimeraient. Elles sacrifient non leur propre personne pour un être aimé, mais elles sacrifient pour elles-mêmes, un être qu'elles auraient à aimer.

Il est clair que ce n'est pas de l'amour mais de l'égoïsme. Cependant aucune voix ne s'élève pour condamner ces mères de famille aisées à cause de leur égoïsme, à la pensée de tout ce qu'elles souffrent lors de la maladie des enfants, grâce encore aux mêmes médecins. Quand je me rappelle, même maintenant, la vie et l'état d'esprit de ma femme les premiers temps, avec

trois ou quatre enfants qui l'absorbaient toute, l'horreur me saisit ! Ce n'était pas une vie, c'était un danger perpétuel, le salut de ce danger, un nouveau danger, et, de nouveau, des efforts désespérés, et, de nouveau, le salut. La situation était toujours analogue à celle d'un navire qui sombre. Parfois il me semblait qu'elle le faisait exprès, qu'elle feignait de s'inquiéter des enfants pour me subjuguier, pour obtenir en sa faveur la solution de toutes les questions. Parfois il me semblait que tout ce qu'elle disait et faisait en pareil cas elle le faisait et disait exprès. Mais non, elle souffrait terriblement à cause des enfants, à cause de leur santé, de leurs maladies. C'était une torture pour elle et pour moi aussi. Et elle ne pouvait ne pas souffrir. L'attraction qu'exercent les enfants, le besoin animal de les nourrir, de les soigner, de les défendre, étaient ce qu'ils sont chez la majorité des femmes, sans avoir ce qu'il y a chez les animaux : l'absence d'imagination et de raison. Une poule ne craint pas ce qui peut arriver à son poussin, elle ne connaît pas toutes les maladies qui peuvent l'atteindre, elle ne sait pas tous les moyens qu'imaginent les hommes,

qui veulent triompher de la maladie et de la mort. Les enfants, pour la poule, ne sont pas une souffrance. Elle fait pour ses poussins ce qui lui est naturel de faire et lui procure de la joie. Les enfants, pour elle, c'est du plaisir. Quand un poussin tombe malade, les soins de la poule sont très définis : elle le réchauffe, le nourrit, et, faisant cela, elle sait qu'elle fait tout ce qui est nécessaire. Si le poussin crève, elle ne se demande pas pourquoi il est mort, où il est parti, elle glousse un moment puis continue à vivre comme auparavant. Mais pour nos malheureuses femmes ce n'est pas la même chose. Sans parler des maladies, elles ont entendu de tous côtés et lu des recettes infiniment variées et constamment modifiées sur la façon de soigner, d'élever les enfants. Il faut les nourrir avec ceci ; non, pas avec ceci avec cela. Il faut les vêtir, les baigner, les faire dormir, les promener ; pour cela nous apprenons, ou plutôt elles apprennent chaque semaine de nouvelles méthodes. C'est à croire qu'on a commencé hier seulement à faire des enfants. Et si l'on n'a pas donné à manger ceci, si on n'a pas baigné à un certain moment, alors

c'est nous qui sommes coupables. Nous n'avons pas fait ce qu'il fallait faire.

Voilà quand l'enfant est bien portant. C'est déjà une souffrance. Mais si l'enfant tombe malade, alors c'est fini. C'est un enfer. On suppose qu'on peut guérir la maladie et qu'il existe une science pareille et des gens – les médecins, – capables de le faire. Encore parmi ceux-ci pas tous, mais les meilleurs. Voilà donc l'enfant malade ; il faut le trouver ce meilleur, celui qui guérit, et alors l'enfant sera sauvé. Si l'on ne trouve pas ce médecin, ou si l'on ne vit pas dans la grande ville où il habite, alors l'enfant est perdu. Et ce n'est pas une croyance particulière à une femme, c'est celle de toutes les femmes de sa classe. De tous côtés elle n'entend que ceci : Catherine Semionovna a perdu deux enfants parce qu'elle n'a pas appelé à temps Ivan Zakaritch, tandis qu'Ivan Zakaritch a sauvé la fille aînée de Marie Ivanovna. Chez les Petrov on a suivi à temps les conseils du docteur, on s'est installé dans différents hôtels, et tous sont restés vivants. S'ils ne s'étaient pas séparés, les enfants seraient morts. Cette dame avait un enfant faible ;

sur les conseils du docteur on est allé dans le Midi et on a sauvé l'enfant. Comment donc ne pas se tourmenter, ne pas être inquiet tout le temps, quand la vie des enfants, auxquels la mère est bestialement attachée, dépend de ce qu'elle entendra dire à Ivan Zakaritch. Et personne, lui-même moins que tous, ne sait ce que dira Ivan Zakaritch, car il n'ignore pas, lui, qu'il ne sait rien et ne peut aider en rien, mais il ordonne n'importe quoi pour qu'on ne cesse pas de croire qu'il sait quelque chose. Si la femme était tout à fait animale, elle ne souffrirait pas ainsi. Si elle était tout à fait un être humain, elle aurait foi en Dieu et dirait et penserait comme pensent et disent les croyants et les femmes du peuple : « Dieu a donné, Dieu a repris ; nous sommes tous entre les mains de Dieu. » Elle penserait que la vie et la mort de tous les hommes, aussi bien que la vie et la mort de ses enfants, sont en dehors du pouvoir humain et n'appartiennent qu'à Dieu seul ; et, alors, elle ne serait pas tourmentée par l'idée qu'il était en son pouvoir de prévenir la maladie et la mort de l'enfant, et qu'elle ne l'a pas fait. Autrement voici quelle est sa situation :

elle met au monde les créatures les plus fragiles, soumises à d'innombrables maux, des créatures très faibles. Elle ressent pour ces créatures un attachement passionné, bestial. Ces créatures lui sont confiées, et, avec cela, elle ignore les moyens de les conserver, tandis que ces moyens sont révélés à des gens complètement étrangers, dont on ne peut obtenir les services et les conseils que contre beaucoup d'argent, et encore pas toujours. Comment donc ne pas souffrir ! Ma femme se tourmentait toujours. Il arrivait que nous nous reposions après une scène de jalousie, ou tout simplement une querelle, et nous pensions vivre, lire, réfléchir. À peine s'est-on mis à quelque chose que tout à coup arrive une nouvelle : Vassia a vomi, Marie a eu une selle sanguinolente, Andrueba a l'urticaire, et c'est fini, il n'y a plus de vie. Où courir ? Quel médecin appeler ? Comment séparer les enfants ? Et commencent les clystères, les températures, les mixtures, les médecins. À peine cela est-il terminé qu'arrive autre chose. Nous n'avons jamais eu une vie de famille calme, régulière. C'était, comme je vous l'ai dit, la lutte

perpétuelle contre des dangers imaginaires et réels. Les choses se passent ainsi dans la plupart des familles. Dans la mienne c'était avec une intensité particulière. Ma femme aimait ses enfants, et croyait facilement tout ce qu'on lui disait. De sorte que la présence des enfants non seulement n'améliorait pas notre vie mais l'empoisonnait. En outre, les enfants étaient pour nous un nouveau sujet de querelles. Dès leur naissance, et plus ils grandissaient, les enfants étaient précisément un sujet de discorde. Non seulement les enfants étaient un sujet de discorde, mais ils étaient des armes de lutte. Nous avions l'air de nous combattre mutuellement avec les enfants. Chacun de nous avait son préféré, son arme de lutte. Moi je combattais surtout par Vassia l'aîné ; elle, par Lise. De plus, quand les enfants commencèrent à grandir et que leur caractère se dessina, il arriva qu'ils devinrent des alliés que chacun de nous attirait de son côté. Eux, les pauvres, souffraient beaucoup de cela, mais dans notre lutte continuelle, nous n'avions pas le temps de penser à eux. La fillette était mon alliée ; l'aîné, le garçon, qui lui ressemblait

beaucoup et qui était son préféré, souvent m'était haïssable.

XVII

– Ainsi avons-nous vécu. Nos relations étaient de plus en plus hostiles, et nous en vînmes enfin à un tel point que ce n'était déjà plus le désaccord qui produisait l'hostilité, mais l'hostilité qui provoquait le désaccord : quoi qu'elle dît, d'avance j'étais en désaccord avec elle ; de son côté, il en était de même.

Vers la quatrième année de notre mariage, il fut tacitement décidé entre nous que nous ne pouvions pas nous comprendre. Sur les questions les plus simples nous demeurions chacun avec notre opinion, obstinément, surtout sur la question des enfants. Je me rappelle maintenant que les opinions que je défendais alors ne m'étaient pas du tout si chères que je n'en pusse faire le sacrifice. Mais comme ses opinions étaient contraires, céder signifiait céder à elle. Et cela je ne le pouvais pas. Elle aussi. Elle trouvait

sans doute qu'elle avait toujours raison contre moi, et moi, quand je discutais avec elle, j'étais à mes yeux un vrai saint. En tête-à-tête, nous étions presque condamnés au silence, ou à des conversations que, j'en suis sûr, des animaux pourraient avoir entre eux : « Quelle heure est-il ? Il est temps de se coucher. Qu'y a-t-il pour dîner aujourd'hui ? Où irons-nous ? Qu'y a-t-il dans le journal ? Il faut envoyer chercher le médecin. Marie a mal à la gorge. » Il suffisait de sortir de ce cercle, étroit à l'extrême, de la conversation, pour que l'irritation éclatât. Nous nous chicanions à propos du café, de la nappe, de la voiture, des cartes, pour des futilités enfin qui n'avaient d'importance ni pour l'un ni pour l'autre. Quant à moi, du moins, j'étais toujours violemment excité contre elle. Je regardais parfois comment elle versait le thé, comment elle balançait son pied, comment elle portait sa cuiller à sa bouche, comment elle soufflait sur les liquides chauds ou les aspirait et je la détestais pour tout cela comme pour de mauvaises actions. Je ne remarquais pas alors que ces périodes d'irritation alternaient très régulièrement avec les

périodes de ce que nous appelions l'amour. Chacune de celles-ci était suivie de celles-là.

Une période d'amour ardente était suivie d'une longue période de colère ; une manifestation plus faible de l'amour était suivie d'une période d'irritation plus faible, et nous ne comprenions pas alors que cet amour et cette haine étaient le même sentiment animal, sous deux faces opposées. C'eût été terrible de vivre ainsi si nous avions compris notre situation. Mais nous ne la comprenions pas et ne la voyions pas. C'est le salut et le supplice de l'homme que, lorsqu'il vit irrégulièrement, il peut s'illusionner pour ne pas voir les misères de sa situation. Ainsi fîmes-nous.

Elle cherchait à s'oublier en des occupations absorbantes, hâtives, dans les soins du ménage, de l'ameublement, de ses costumes et de ceux des enfants, de l'instruction de ceux-ci et de leur santé. Chez moi, c'était l'ivresse : l'ivresse du service, de la chasse, des cartes. Nous étions toujours occupés. Nous sentions tous deux que plus nous étions occupés, plus nous pouvions être

méchants l'un pour l'autre. « C'est bien à toi de faire des grimaces, pensais-je, tu m'as fait des scènes toute la nuit, et moi, j'ai une séance demain. » « Cela t'est bien égal, non seulement pensait-elle mais disait-elle, mais moi je n'ai pas dormi de la nuit à cause de l'enfant. » Ces nouvelles théories de l'hypnotisme, des maladies mentales, de l'hystérie, tout cela n'est pas une simple bêtise, c'est une bêtise dangereuse et mauvaise. Charcot, j'en suis sûr, aurait dit que ma femme était hystérique, et moi un être anormal, et il eût voulu nous soigner. Mais il n'y avait en nous rien à soigner.

Nous vivions ainsi dans un perpétuel brouillard, sans voir notre état. Et s'il n'était arrivé ce qui s'est passé, j'aurais vécu ainsi jusqu'à la vieillesse, et serais mort convaincu que ma vie avait été bonne, sinon très bonne, du moins pas mauvaise, ordinaire, je n'aurais pas vu cet abîme de malheurs et ce mensonge ignoble dans lequel je me débattais.

Nous étions comme deux galériens attachés au même boulet, qui s'exècrent, s'empoisonnent

l'existence, et cherchent à ne pas le voir.

J'ignorais encore que quatre-vingt-dix-neuf ménages sur cent vivent dans cet enfer et qu'il n'en saurait être autrement. Je ne savais cela ni par les autres ni par moi-même.

Étranges sont les coïncidences qui se trouvent dans la vie régulière et même irrégulière ! Juste à l'époque où la vie des parents devient impossible, la nécessité d'aller habiter la ville pour l'éducation des enfants se fait sentir. Ainsi parut pour nous le besoin d'aller nous installer en ville.

Il se tut, par deux fois laissa entendre, dans les demi-ténèbres, ce son qui, en ce moment, me parut des sanglots comprimés.

Nous approchions d'une station.

– Quelle heure ? demanda-t-il.

Je regardai. Il était deux heures.

– Vous n'êtes pas trop fatigué ? dit-il.

– Non, c'est vous qui êtes fatigué ?

– Oui, j'étouffe. Permettez, je ferai un tour, j'irai boire de l'eau.

En chancelant, il traversa le wagon. Je demeurai assis, seul, me remémorant tout ce qu'il m'avait dit, et je devins si pensif que je ne remarquai pas qu'il était rentré par l'autre porte.

XVIII

– Oui, je m'écarte toujours de mon sujet, commença-t-il. J'ai beaucoup réfléchi. J'envisage beaucoup de choses d'un autre point de vue et je voudrais vous en entretenir. Donc, nous vînmes en ville. En ville, les malheureux se sentent moins tristes. En ville, un homme peut vivre cent ans et ne pas remarquer qu'il est mort et pourri depuis longtemps. On n'a pas le temps de s'appesantir sur son sort. Tous sont absorbés. Les affaires, les relations, la santé, l'art, la santé des enfants, leur éducation. Tantôt il faut recevoir, faire des visites, il faut voir ceci, entendre celui-ci ou celle-là. En ville il y a toujours deux ou trois célébrités qu'on ne peut se dispenser d'aller entendre. Tantôt il faut se soigner ou soigner un des enfants ; tantôt c'est le professeur, le répétiteur, les gouvernantes, et la vie est absolument vide. Au milieu de toutes ces occupations, nous sentions moins ce que la vie

commune avait de pénible.

D'abord les premiers temps nous avons une très bonne occupation : l'installation de la nouvelle demeure, et aussi le déménagement de la ville à la campagne et de la campagne à la ville.

Nous passâmes ainsi un hiver. L'hiver suivant survint un incident qui resta inaperçu, qui semblait une circonstance sans aucune gravité mais qui fut la cause de tout ce qui arriva.

Ma femme se trouva souffrante ; les médecins ne lui permirent pas de concevoir un nouvel enfant et lui en enseignèrent le moyen. J'en ressentis un dégoût profond. Je fis tout ce que je pus pour la détourner de cette décision, mais avec légèreté et opiniâtreté, elle insista, et je cédai. La dernière justification de notre vie de cochons, les enfants, fut par là supprimée et la vie devint encore plus ignoble.

Le paysan, l'ouvrier ont besoin d'enfants, bien qu'il leur soit difficile de les nourrir, et ainsi leurs relations sexuelles ont une justification. Mais à nous, qui avons des enfants, les enfants ne sont

pas nécessaires. C'est un tracas superflu, des dépenses, des cohéritiers ; c'est un embarras. Aussi n'avons-nous pas d'excuses pour notre vie de cochons. Ou nous débarrassons des enfants artificiellement, ou nous les regardons comme un malheur, comme la conséquence d'une imprudence, ce qui est encore pire. Nous n'avons pas d'excuses. Mais nous sommes tellement dépravés qu'une justification ne nous paraît pas nécessaire.

La majorité des gens de la société contemporaine s'adonne à cette débauche sans le moindre remords.

Nous n'avons plus de conscience, elle est remplacée par la crainte de l'opinion publique et du Code criminel, devenue pour ainsi dire la conscience. Mais dans le cas de débauche dont il s'agit, ni l'une ni l'autre ne sont atteints ; personne, dans la société, n'en rougit ; chacun la pratique – Marie Pavlovna, Ivan Zakaritch. À quoi bon multiplier les mendiants et se priver des joies de la vie mondaine ? Avoir de la conscience devant le Code criminel ou le craindre, il n'y a

pas nécessité. Ce sont les filles ignobles, les femmes de soldats, qui jettent leurs enfants dans des mares ou dans des puits ; celles-là, il faut les mettre en prison ; mais chez nous la suppression se fait en temps opportun et proprement.

Nous vécûmes ainsi encore deux ans. Le moyen indiqué par les canailles de médecins avait réussi. Ma femme avait engraisé et embelli ; c'était la beauté de la maturité. Elle le sentait et s'occupait beaucoup de sa personne. Elle avait acquis cette beauté provocante qui trouble les hommes. Elle était dans tout l'éclat de la femme de trente ans qui ne fait plus d'enfants, se nourrit bien, est excitée. Sa personne éveillait le désir. Quand elle passait parmi les hommes, elle attirait leurs regards. C'était comme le cheval d'attelage longtemps oisif, de complexion ardente, dont on enlève subitement la bride. Quant à ma femme, elle n'avait pas de bride, comme d'ailleurs les quatre-vingt-dix-neuf sur cent de nos femmes. Je le sentais et j'avais peur.

XIX

Tout d'un coup, il se leva et s'assit près de la portière.

– Excusez-moi, prononça-t-il, et les yeux fixés sur la vitre, pendant trois minutes il resta assis, silencieux. Ensuite il poussa un soupir profond et de nouveau prit place en face de moi. Son visage s'était transformé, son regard s'était fait suppliant, et une sorte de sourire étrange crispait ses lèvres.

– Je suis un peu fatigué, quand même je continuerai. Nous avons encore beaucoup de temps, le soleil n'est pas levé. Oui, reprit-il, en allumant une cigarette, elle avait engraisé depuis qu'elle cessait de concevoir, et sa maladie, ses inquiétudes pour ses enfants, commençaient à disparaître... non, pas disparaître, on eût dit qu'elle se réveillait d'une longue ivresse et qu'en revenant à elle, elle avait aperçu tout l'univers

avec ses joies qu'elle avait oubliées, tout un monde où elle n'avait pas appris à vivre et qu'elle ne comprenait pas. « Pourvu que ce monde ne s'évanouisse pas ! Quand le temps est passé on ne peut plus le faire revenir ! » C'est ainsi, je crois, qu'elle pensait, ou plutôt qu'elle sentait, et elle ne pouvait ni penser ni sentir autrement, ayant été élevée dans cette idée qu'il n'y a dans le monde qu'une chose qui compte – l'amour. En se mariant elle avait connu quelque chose de cet amour, mais c'était encore loin de tout ce qu'elle avait cru lui être réservé, de tout ce qu'elle attendait, que de désillusions, de souffrances, et une torture inattendue, les enfants. Cette torture l'avait exténuée. Or voilà que, grâce aux serviables docteurs, elle avait appris qu'on peut éviter d'avoir des enfants. Cela l'avait rendue joyeuse. Elle avait essayé et elle était ressuscitée pour la seule chose qu'elle admettait, pour l'amour. Mais l'amour avec un mari plein de jalousie et de méchanceté n'était plus ça. Elle se mit à rêver de quelque autre amour pur, nouveau ; du moins le pensais-je ainsi.

Elle se mit à épier autour d'elle comme si elle

attendait quelque chose. Je le remarquai et, forcément, en fus inquiet. Maintenant, parlant avec moi par l'intermédiaire de tiers, c'est-à-dire qu'elle causait avec d'autres mais avec l'intention que je l'entende, toujours elle exprimait hardiment et mi-sérieusement, sans penser qu'une heure avant elle disait le contraire, cette idée que les soucis maternels sont une duperie, qu'il ne vaut pas la peine de sacrifier sa vie aux enfants, et qu'il faut jouir de la vie quand on est jeune. Elle s'occupait donc moins des enfants, n'y apportait pas le même acharnement qu'auparavant, et se préoccupait de plus en plus d'elle-même, de sa figure, quoiqu'elle s'en cachât, de ses plaisirs et même de son perfectionnement. Elle se remit avec passion au piano naguère oublié dans un coin. Cela fut le commencement de tout.

Il retourna de nouveau à la portière, mais aussitôt, faisant un effort sur soi, il continua :

– Oui, cet homme parut...

Il sembla embarrassé et, par deux fois émit ce son dont j'ai parlé déjà.

Je pensai qu'il lui était pénible de nommer cet homme et de s'en souvenir. Mais il fit un effort, et, comme s'il avait rompu l'obstacle qui l'embarrassait, il continua résolument :

– C'était un vilain monsieur, à mon avis, à mon point de vue. Et cela non parce qu'il a joué un si grand rôle dans ma vie, mais parce qu'il était réellement tel. Au reste, le fait qu'il était un vilain monsieur n'est qu'une preuve qu'elle était irresponsable. Si ce n'eût été lui, c'eût été un autre. Cela devait être ! Il se tut de nouveau. Oui, c'était un musicien, un violoniste, pas un musicien de profession, il était mi-homme du monde mi-artiste.

Son père, propriétaire terrien, était voisin du mien. Lui, le père, s'était ruiné, et les enfants, trois garçons, s'étaient tous débrouillés. Un seul, celui-ci, le cadet, fut envoyé chez sa marraine, à Paris. Là il entra au Conservatoire, car il montrait des dispositions pour la musique ; il en sortit violoniste et joua dans des concerts. C'était un homme...

Sur le point de dire du mal de lui, il se retint,

s'arrêta, et reprit brusquement :

– À vrai dire, je ne sais pas de quoi il vivait, je sais seulement que cette année-là, il vint en Russie et me rendit visite.

Des yeux humides, fendus en amande, des lèvres rouges, souriantes, une petite moustache cosmétiquée, la coiffure à la dernière mode, un visage vulgairement joli, ce que les femmes appellent « pas mal », une constitution faible mais sans difformités, et un derrière très développé, comme chez une hottentote, à ce qu'on dit. On dit aussi qu'elles sont très musiciennes. Il savait s'insinuer aussi avant que possible dans l'intimité des gens, mais possédait ce flair qui prévient les fausses démarches et fait se retirer à temps ; c'était un de ces hommes qui ont de la tenue, avec ce parisianisme particulier qui se révèle dans des bottines à boutons, une cravate aux couleurs voyantes, et ce quelque chose que les étrangers acquièrent à Paris et qui, dans sa particularité, dans sa nouveauté, agit toujours sur les femmes. Dans les manières une gaieté extérieure, factice. Vous savez, cette

manière de parler de tout par allusions, par sous-entendus, comme si tout ce qu'on raconte vous le saviez déjà, vous vous le rappeliez et pouviez suppléer aux sous-entendus.

Eh bien, c'est celui-là, avec sa musique, qui fut cause de tout. Au procès l'affaire fut présentée comme si tout était arrivé par jalousie. C'est faux ; c'est-à-dire, non, pas tout à fait faux, mais il y avait encore autre chose. Finalement on décida que j'étais un mari trompé, que j'avais tué pour défendre mon honneur souillé (comme ils disent dans leur jargon). C'est ainsi que je fus acquitté. Je tâchai d'expliquer l'affaire à mon point de vue, mais on en conclut que je voulais réhabiliter la mémoire de ma femme.

Quelles qu'aient été ses relations avec le musicien, elles n'ont eu de sens ni pour moi ni pour elle ; l'important est ce que je vous ai raconté, c'est-à-dire ma turpitude. Tout est arrivé parce qu'entre nous il y avait cet abîme immense dont je vous ai parlé, cette effroyable tension d'une haine réciproque où le moindre motif suffisait pour faire éclater la crise. Nos

discussions, dans les derniers temps, c'était quelque chose de terrible et d'autant plus étonnantes qu'elles étaient suivies d'une passion bestiale des plus exacerbées.

Si ce n'eût été lui c'eût été un autre. Si le prétexte n'avait pas été la jalousie, j'en aurais trouvé un autre. J'insiste sur ce point que tous les maris qui vivent comme je vivais doivent ou faire la noce, ou se tuer, ou tuer leur femme, comme je l'ai fait.

Celui à qui cela n'arrive pas est une exception très rare. Moi, avant de finir comme j'ai fini, j'ai été plusieurs fois sur le point de me suicider, et, elle aussi, tenta de s'empoisonner.

XX

– Oui, la chose s’était produite peu de temps avant qu’il parut.

Nous vivions presque bien. Brusquement nous nous mettons à causer de quelque chose, d’un chien quelconque qui a reçu une médaille à l’exposition. Elle corrigea : Pas une médaille, un diplôme d’honneur. La discussion commence, d’un sujet on passe à un autre, et puis les reproches : « Oui, je le sais depuis longtemps, c’est toujours ainsi... Tu as dit que... Non, je ne l’ai pas dit... Alors, je mens ?... »

On sent qu’une crise épouvantable approche. Je voudrais la tuer ou me tuer moi-même. Je sais qu’elle approche, j’en ai peur comme du feu, je voudrais me contenir, mais la rage envahit tout mon être. Elle est dans le même état, pire peut-être ; elle se rend compte qu’elle déforme à dessein toutes mes paroles, et chacun de ses mots

à elle est imprégné de venin. Au point qu'elle sait le plus sensible, elle pique. Plus la querelle va, plus la fureur monte. Je crie : « Tais-toi ! » ou quelque chose de semblable.

Elle bondit hors de la chambre, court auprès des enfants. Je cherche à la retenir pour en finir ; je la saisis par le bras. Elle feint que je lui fais mal, elle crie : « Enfants, votre père me bat ! » Je crie : « Ne mens pas ! » Elle crie : « Ah ! ce n'est pas la première fois ! » ou quelque chose dans ce genre. Les enfants s'élancent vers elle. Elle les apaise. Je dis : « Hypocrisie ! » Elle reprend : « Tout est hypocrisie pour toi ; tu tuerais quelqu'un que tu dirais qu'il feint. Maintenant je l'ai compris, c'est là ce que tu veux. » « Oh ! si tu crevais ! criai-je.

Je me souviens combien cette terrible parole m'épouvanta. Jamais je n'avais pensé que je pouvais prononcer des paroles aussi brutales, aussi effroyables, et je fus stupéfait de celles qui venaient de m'échapper. Je crie ces paroles terribles et m'enfuis dans mon cabinet. Je m'assieds et fume. Je l'entends qui passe dans

l'antichambre et s'apprête à partir. Je lui demande : « Où vas-tu ? » Elle ne répond pas. « Bon ! que le diable l'emporte ! » me dis-je à moi-même en revenant dans mon cabinet où je me couche et me remets à fumer. Des milliers de plans de vengeance, de moyens de me débarrasser d'elle ou d'arranger cela et de faire comme si rien n'était arrivé me passent par la tête. Je pense à ces choses et je fume, je fume, je fume. Je songe à fuir, à m'échapper, à partir en Amérique. J'aime à rêver combien ce sera beau quand je me serai débarrassé d'elle, combien j'aimerai une autre femme, belle, toute différente d'elle. J'en serai débarrassé si elle meurt ou si je divorce, et j'invente les moyens d'arriver à cela. Je vois que je m'embrouille, mais, pour ne plus voir que je m'égare, je fume de plus belle.

Et à la maison, la vie suit son train. L'institutrice des enfants vient et demande : « Où est madame ? Quand rentrera-t-elle ? » Les domestiques demandent s'il faut servir le thé. J'entre dans la salle à manger. Les enfants, surtout les aînés, Lise qui comprend déjà, me regardent interrogativement et la mine

renfrognée. Nous prenons le thé en silence. Elle ne vient pas ! La soirée se passe. Elle ne vient toujours pas. Deux sentiments alternent dans mon âme : la colère contre elle, qui nous torture, moi et les enfants, par son absence, et qui finira quand même par rentrer, et la crainte qu'elle ne rentre pas et ne tente quelque chose contre elle-même. Mais où la chercher ? Chez sa sœur ? On a l'air bête d'aller demander où est sa femme. D'ailleurs, que Dieu la garde ! Si elle veut tourmenter qu'elle se tourmente d'abord elle-même. Elle n'attend du reste que cela. Et la prochaine fois ce sera pis encore. Et si elle n'est pas chez sa sœur ? Si elle va faire ou a déjà fait quelque chose ? Onze heures, minuit... je ne dors pas. Je ne vais pas dans la chambre à coucher. C'est bête d'être étendu tout seul et d'attendre. Je cherche à m'occuper, écrire des lettres, lire. Impossible. Je suis seul, torturé, méchant, et j'écoute. Trois, quatre heures, elle n'est toujours pas là. Vers l'aube je m'endors. Je me réveille : elle n'est pas encore rentrée.

Tout dans la maison va comme auparavant, mais tous sont étonnés et me regardent,

interrogativement. Les enfants m'observent avec reproche. Et toujours le même sentiment d'inquiétude pour elle, et de haine à cause de cette inquiétude.

Vers onze heures du matin arrive sa sœur, son ambassadrice. Alors commencent les phrases habituelles : « Elle est dans un état terrible !... Qu'est-ce donc ?... Mais rien n'est arrivé ! » Je parle de son caractère impossible et j'ajoute que je n'ai rien fait. « Mais cela ne peut pas durer ainsi », dit la sœur. Je réponds : « C'est son affaire et non la mienne. Je ne ferai pas le premier pas. Si elle veut divorcer, tant mieux. » La belle-sœur s'en va sans avoir rien obtenu. Je dis bravement, résolument, que je ne ferai pas le premier pas, mais à peine est-elle partie que je vais dans l'autre pièce ; là, je vois les enfants épouvantés, pitoyables... et déjà je suis prêt à faire le premier pas. Je le ferais volontiers, mais je ne sais comment m'y prendre. De nouveau je me promène de long en large ; je fume. Au déjeuner, je bois de l'eau-de-vie et du vin et j'arrive à ce que je désire inconsciemment : ne plus voir la sottise, l'ignominie de ma situation.

Vers trois heures elle arrive. Elle me voit et ne dit rien. Je crois qu'elle vient apaisée. Je commence à lui dire que j'ai été provoqué par ses reproches. Elle me répond avec la même figure sévère et terriblement abattue, qu'elle n'est pas venue pour des explications mais pour prendre les enfants, et que nous ne pouvons plus vivre ensemble. Je lui réponds que ce n'est pas ma faute, qu'elle m'a mis hors de moi. Elle me regarde d'un air sévère et solennel et dit : « N'ajoute plus rien, tu t'en repentirais ! » Je riposte que je ne puis tolérer les comédies. Alors elle crie quelque chose que je ne comprends pas et s'élançe vers sa chambre. La clef grince, elle s'enferme. Je pousse la porte ; pas de réponse. Furieux je m'en vais. Une demi-heure après, Lise arrive en courant, tout en larmes : « Quoi ? Est-il arrivé quelque chose ? On n'entend pas maman ! » Nous allons vers la chambre de ma femme. Je pousse la porte de toutes mes forces. Le verrou est mal tiré, les battants s'ouvrent, je m'approche du lit. En jupon, chaussée de hautes bottines, ma femme est couchée de travers sur le lit. Sur la table une fiole d'opium vide. Nous la

rappelons à la vie. Des larmes ; enfin la réconciliation. Pas de réconciliation sincère, dans le fond de son âme chacun garde sa haine contre l'autre, mais il faut bien, momentanément, finir la scène d'une façon quelconque, et la vie recommence comme auparavant. Ces scènes-là, et même de pires, arrivaient tantôt une fois par semaine, tantôt chaque mois, tantôt chaque jour. Et toujours la même chose. Une fois j'avais déjà pris mon passeport pour l'étranger. La querelle avait duré deux jours. Après une mi-explication mi-réconciliation, je restai.

XXI

– Tels étaient nos rapports quand parut cet homme. Il arriva à Moscou. Il se nommait Troukhatchevsky. Il vint chez moi. C'était un matin. Je le reçus. Autrefois nous nous tutoyions. Il essaya par des phrases impersonnelles de réimplanter le *toi*. Mais, résolument, je donnai le ton en *vous*, et aussitôt il l'accepta. Il me déplut du premier coup d'œil. Mais, chose étrange, une force bizarre, fatale, me contraignait à ne pas le repousser, à ne pas l'éloigner, mais, au contraire, à le laisser approcher. Rien n'eût été plus simple que de s'entretenir quelques minutes avec lui, froidement, et de le congédier sans le présenter à ma femme. Mais non, comme exprès, je mis la conversation sur son art et lui dis que j'avais entendu qu'il avait abandonné le violon. Il répondit qu'au contraire il en jouait maintenant plus que jamais. Il se rappelait que je jouais jadis. Je répondis que j'avais abandonné la musique,

mais que ma femme jouait fort bien. Chose bizarre, mes relations avec Troukhatchevsky dès le premier jour, la première heure, furent telles qu'elles auraient pu être après tout ce qui est arrivé. Il y avait quelque chose de tendu dans mon attitude envers lui ; je remarquais chaque mot, chaque expression et leur attribuais de l'importance. Je le présentai à ma femme. Aussitôt la conversation tomba sur la musique et il proposa de jouer avec elle. Ma femme, comme toujours depuis les derniers temps, était très élégante, très attirante et d'une beauté troublante. Visiblement il lui plut du premier regard. En outre elle était contente de jouer accompagnée par le violon, ce qu'elle adorait. Il lui arrivait même d'inviter pour cela un violoniste du théâtre. De sorte que sur son visage s'exprimait cette joie. Mais quand elle jeta les yeux sur moi, elle comprit mon sentiment et dissimula son impression. Alors commencèrent ces jeux de la tromperie mutuelle. Je souriais agréablement, faisant mine que tout cela me plaisait extrêmement. Lui, regardait ma femme comme tous les débauchés regardent les jolies femmes,

en ayant l'air de s'intéresser seulement au sujet de la conversation, c'est-à-dire à ce qui ne l'intéressait pas du tout. Elle cherchait à paraître indifférente ; mais mon expression, mon jaloux ou faux sourire qu'elle connaissait si bien, et le regard voluptueux du musicien l'excitaient évidemment. Je vis qu'après la première entrevue, déjà, ses yeux brillaient particulièrement et que, probablement grâce à ma jalousie, entre lui et elle s'établissait cette espèce de courant électrique que provoque l'identité de l'expression du sourire et du regard. Elle rougissait, il rougissait ; elle souriait, il souriait. Nous parlâmes de musique, de Paris, de toutes sortes de futilités. Il se leva pour s'en aller ; le chapeau à la main, sur sa hanche dandinante, il se tint debout, regardant tantôt elle, tantôt moi, comme s'il attendait ce que nous allions faire. Je me rappelle cette minute, précisément parce qu'alors je pouvais ne pas l'inviter, et rien ne serait arrivé. Mais je jetai un regard sur lui, sur elle. Ne va pas croire que je puisse être jaloux de toi, pensai-je en la regardant, ou que j'aie peur de toi, me dis-je m'adressant mentalement à lui. Et

je l'invitai à apporter un soir son violon pour jouer avec ma femme. Elle leva sur moi un regard étonné, son visage s'empourpra, comme si elle eût été saisie d'une soudaine frayeur. Elle commença par se récuser, disant qu'elle ne jouait pas assez bien. Ce refus m'excita davantage et j'insistai. Je me souviens du sentiment étrange avec lequel je regardai sa nuque à lui, son cou blanc, contrastant avec ses cheveux noirs séparés par une raie, quand, de sa démarche sautillante comme celle d'un oiseau, il sortit de chez nous. Je ne pouvais ne pas m'avouer que la présence de cet homme me faisait souffrir. Je savais qu'il dépendait de moi de m'arranger de façon à ne plus jamais le recevoir. Mais agir ainsi c'était avouer que je le craignais. « Non, je ne le crains pas, ce serait trop humiliant », me dis-je. Et là même, dans l'antichambre, sachant que ma femme m'entendait, j'insistai pour que, le soir même, il vînt avec son violon. Il me le promit. Il partit.

Le soir il arriva avec son violon. Ils jouèrent ensemble. Pendant longtemps, le jeu marcha mal, nous n'avions pas la musique nécessaire, et celle

que nous avions, ma femme ne pouvait la jouer sans l'avoir déchiffrée au préalable. J'aimais beaucoup la musique et m'intéressais à leur jeu. Je les aidais en arrangeant pour lui le pupitre et tournant les pages. Ils finirent par exécuter quelques morceaux : des chansons sans paroles, une petite sonate de Mozart. Il jouait admirablement. Il avait au plus haut degré ce qu'on appelle le ton, et en plus, un jeu énergique et noble, qui ne correspondait pas du tout à son caractère. Il était, cela va sans dire, beaucoup plus fort que ma femme ; il l'aidait et en même temps louait son jeu avec courtoisie. Il se tenait très bien. Ma femme paraissait ne s'intéresser qu'à la musique ; elle était très simple et naturelle. Pendant toute la soirée je feignis de m'intéresser seulement à la musique. Au fond, je ne cessais d'être torturé par la jalousie.

Dès le premier regard échangé entre ma femme et le musicien je vis que la bête qui était en eux, bravant toutes les conditions de la situation et du monde, demandait : « Peut-on ? » et répondait : « Oh oui, avec plaisir. » Je vis qu'il ne s'était pas attendu à trouver dans ma femme,

une dame de Moscou, une femme si agréable, et qu'il en était très heureux, car il n'avait aucun doute qu'elle consentait. Toute la question était d'obtenir que ce mari insupportable ne gênât pas.

Si j'eusse été pur, je n'aurais pas songé à ce qu'il pouvait penser d'elle ; avant d'être marié, comme la majorité des hommes, je regardais ainsi les femmes, voilà pourquoi je lisais dans son âme comme dans un livre. J'étais au supplice surtout parce que j'étais sûr qu'elle n'avait d'autre sentiment envers moi qu'une irritation perpétuelle, qui s'interrompait parfois dans la sensualité coutumière, et parce que j'étais sûr également que cet homme, grâce à ses dehors élégants et à sa nouveauté, grâce surtout à son grand talent indiscutable, grâce au rapprochement qui se fait sous l'influence de la musique et à l'impression que produit la musique, surtout le violon, sur les natures nerveuses, devait non seulement plaire, mais immanquablement, sans aucune difficulté, la subjuguier, la vaincre et en faire ce qu'il voudrait. Je ne pouvais ne pas voir cela et je souffrais horriblement.

Malgré cela, et peut-être même à cause de cela, une force obscure, malgré moi, me poussait à être non seulement poli avec lui, mais plus que poli, aimable. Je ne saurais dire si je le faisais pour ma femme, pour lui montrer que je ne le craignais pas ou pour moi, pour me tromper ; mais dès mes premières relations avec lui, je ne pouvais être à mon aise. J'étais obligé, pour ne pas céder au désir de le tuer immédiatement, de le caresser ; je lui versais à boire des vins très chers pendant le souper, je m'enthousiasmais à son jeu ; avec un sourire des plus aimables je lui parlais, et même je l'invitai à dîner pour le dimanche suivant et à faire de la musique. Je lui dis que j'inviterais quelques-unes de mes connaissances, amateurs de musique, pour l'entendre. Et cela se termina ainsi.

Poznidchev, très ému, changea de position et fit entendre son étrange son.

– C'est bizarre comme la présence de cet homme agissait sur moi, reprit-il de nouveau en faisant un effort évident pour paraître calme.

– Deux ou trois jours plus tard, en rentrant

chez moi, dans l'antichambre, je sentis subitement, sans pouvoir me rendre compte de ce que c'était, que quelque chose de lourd comme une pierre s'appesantissait sur mon cœur. Voici ce que c'était : en traversant l'antichambre j'avais remarqué quelque chose qui me le rappelait. Je ne m'en rendis compte qu'une fois arrivé dans mon cabinet, et je revins dans l'antichambre pour vérifier. Oui, je ne m'étais pas trompé. C'était son paletot, vous savez, un paletot à la mode (sans m'en rendre compte j'avais observé avec une attention extraordinaire tout ce qui ce rapportait à lui). J'interrogeai. C'était cela. Il était là. Au lieu de passer par le salon pour aller dans la salle, je traversai la chambre d'étude des enfants. Lise, ma fille, était assise devant un livre, et la vieille bonne avec la dernière-née se tenait auprès de la table et faisait tourner un couvercle. La porte de la salle était ouverte. J'entendis un arpège lent et leurs voix à lui et à elle. J'écoutai mais ne pus distinguer. Évidemment les sons du piano étaient produits exprès pour étouffer leurs paroles, leurs baisers peut-être.

Mon Dieu ! ce qui me monta au cœur ! Ce que

je m'imaginai ! Quand je me souviens de la bête qui vivait en moi alors, l'effroi me saisit. Mon cœur se serra, s'arrêta, puis se remit à frapper comme un marteau. Le sentiment principal, comme dans chaque accès de colère, c'était la pitié pour moi-même. « Devant les enfants, devant la vieille bonne ! » pensais-je. J'avais probablement l'air terrible parce que Lise me regarda avec des yeux étranges. « Que faire ? me demandai-je. Entrer ? Je ne le puis pas. Je m'en irai, je n'en peux plus. Dieu sait ce que je ferais si... Mais je ne puis pas m'en aller ! »

La vieille bonne leva les yeux sur moi. Il me sembla qu'elle me comprenait. « Je ne puis pas ne pas entrer », me dis-je. J'ouvris brusquement la porte. Il était assis devant le piano et de ses longs doigts blancs recourbés, exécutait des arpèges. Elle se tenait debout, dans la courbure du piano à queue, devant la partition ouverte. Elle me vit ou m'entendit la première et leva les yeux sur moi. Fut-elle saisie, fit-elle mine de ne pas avoir peur, ou, en effet ne fut-elle pas effrayée ? En tout cas elle ne tressaillit pas et ne bougea pas. Elle rougit mais un peu après seulement. « Je suis

contente que tu sois venu. Nous n'avons pas décidé ce que nous jouerons dimanche », dit-elle d'un ton qu'elle n'eut pas eu si nous avions été seuls.

Ce ton, cette façon de dire « nous » en parlant de lui et d'elle, me révolta. Je le saluai sans mot dire.

Il me serra la main et, tout de suite, avec un sourire qui me parut moqueur, il m'expliqua qu'il avait apporté de la musique pour préparer ce qu'ils joueraient dimanche et qu'ils étaient en désaccord sur le morceau à choisir : des choses difficiles, classiques, notamment une sonate de Beethoven, ou des morceaux légers ? Tout cela était si naturel, si simple, qu'il n'y avait pas moyen d'y trouver à redire. En même temps je voyais, j'étais sûr, que c'était faux, qu'ils s'entendaient pour me tromper.

Une des situations les plus pénibles pour les jaloux (et dans notre société tout le monde est jaloux) est celle qui résulte des conventions mondaines qui permettent une intimité très grande et dangereuse entre un homme et une

femme. On devient la risée de tout le monde si l'on veut empêcher les rapprochements au bal, l'intimité des médecins avec leurs malades, la familiarité des occupations d'art, de peinture et surtout de musique. Pour que les gens s'occupent ensemble de l'art le plus noble, la musique, il faut une certaine intimité où l'on ne peut rien voir de blâmable : seul un sot jaloux de mari peut y trouver à redire. Et pourtant, chacun sait que, dans notre société, un grand nombre d'adultères se nouent, grâce précisément à ces occupations, surtout à la musique.

Je les avais évidemment embarrassés parce que, pendant un bon moment, je n'avais pu rien dire. J'étais comme une bouteille renversée dont l'eau ne coule pas parce qu'elle est trop pleine. Je voulais l'injurier, le chasser, mais je sentais que je devais me montrer de nouveau aimable, affectueux envers lui. C'est ce que je fis, cette fois encore je fis mine d'approuver tout. Grâce à ce sentiment étrange qui me forçait de le traiter d'autant plus aimablement que sa présence m'était plus pénible, cette fois encore je fis mine d'approuver tout. Je dis que je m'en rapportais à

son goût et je conseillai à ma femme d'en faire autant. Il resta juste le temps nécessaire pour effacer l'impression fâcheuse de ma brusque entrée avec une figure épouvantée. Il s'en alla, l'air satisfait des résolutions prises ; quant à moi, j'étais convaincu qu'en comparaison de ce qui les préoccupait la question de musique leur était tout à fait indifférente.

Je l'accompagnai très aimablement jusqu'à l'antichambre (comment ne pas accompagner un homme qui est arrivé pour troubler votre tranquillité et perdre le bonheur d'une famille entière ?) et je serrai sa main blanche et molle avec une amabilité particulière.

XXII

– Toute cette journée, je ne parlai pas à ma femme ; je ne le pouvais pas. Sa présence provoquait une telle haine que je me craignais moi-même. À table, elle me demanda devant les enfants quand je m’absenterais. Je devais aller, la semaine suivante, à une assemblée du Zemstvo, dans une localité voisine. Je dis la date. Elle me demanda si je n’aurais besoin de rien pour le voyage. Je ne répondis pas ; je restai silencieux à table, et silencieux me retirai dans mon cabinet. Les derniers temps elle n’entrait jamais dans mon cabinet, surtout à cette heure. Là je me couchai sur le divan ; j’étais furieux. Tout à coup j’entendis ses pas. Alors une idée terrible, ignoble, me vint en tête : que, comme la femme d’Urie, elle voulait cacher une faute déjà commise et que c’était ce qui l’amenait chez moi à cette heure inaccoutumée. « Est-il possible qu’elle vienne chez moi ? » pensais-je, en

entendant ses pas qui se rapprochaient. « Si elle vient chez moi, alors j'ai raison. » Une haine indicible m'envahit l'âme. Les pas se rapprochaient de plus en plus. Va-t-elle passer outre, vers la salle ? Non. La porte grince sur ses gonds, sa personne haute et belle apparaît, et dans sa figure, dans ses yeux, il y a une timidité, une expression insinuante qu'elle cherche à cacher, mais que je vois et dont je comprends le sens. J'avais tellement retenu ma respiration que je faillis suffoquer, et continuant à la regarder, je pris une cigarette et l'allumai.

– Qu'est-ce que cela signifie ? On vient chez toi pour causer et tu te mets à fumer !

Elle s'assit tout près de moi sur le canapé, se pressant contre mon épaule. Je reculai pour ne pas la toucher.

– Je vois que tu es mécontent que je veuille jouer dimanche, dit-elle.

– Je ne suis pas du tout mécontent, dis-je.

– Est-ce que je ne le vois pas !

– Et bien ! je te félicite de ta clairvoyance !

Moi je ne vois rien, sinon que tu te conduis comme une grue. Seulement, toi, l'ignominie t'est agréable, et moi je l'abhorre !

– Si tu veux m'injurier comme un charretier, je m'en vais.

– Va-t-en... Sache seulement que si l'honneur de la famille n'est rien pour toi, pour moi tu n'es rien : Va au diable ! mais l'honneur de la famille m'est cher.

– Quoi ? qu'y a-t-il ?

– Va-t'en, au nom de Dieu ; va-t'en !

Feignait-elle de ne pas comprendre ou réellement ne comprenait-elle pas de quoi il s'agissait, mais elle s'offensa, se fâcha. Elle se leva mais ne s'en alla pas et s'arrêta au milieu de la pièce.

– Tu es devenu absolument impossible, commença-t-elle. Avec un pareil caractère un ange même ne pourrait pas vivre ; et, comme toujours, cherchant à me piquer le plus possible elle me rappela un incident avec ma sœur. (Un jour je m'étais emporté et avais injurié ma sœur.)

Elle savait que cela me torturait et cherchait à m'atteindre au point sensible. « Après cela rien ne m'étonnera plus de ta part », dit-elle. « Oui, offensé, humilié, déshonoré et encore m'accuser », pensai-je ; et, soudain une telle rage, une telle haine m'envahirent que je ne me souvenais pas d'avoir jamais éprouvé rien de pareil.

Pour la première fois, j'eus l'envie d'exprimer physiquement cette haine. Je bondis et m'avançai vers elle, mais, au même instant, je compris mon état et me demandai si je ferais bien de m'abandonner à ma fureur ; aussitôt, je me répondis que ce serait bon, que cela lui ferait peur, et, au lieu de résister, je m'excitai, m'encourageai, et fus heureux de me sentir bouillir de plus en plus.

– Va-t'en ou je te tue ! criai-je, et, m'approchant d'elle, je la saisis par le bras. J'avais grossi exprès l'intonation de colère de ma voix en disant cela. Et j'étais sans doute vraiment terrible, car elle devint si timide qu'elle n'avait même pas la force de s'en aller et prononça

seulement : « Vassia, qu'as-tu ? »

– Va-t'en ! hurlai-je plus fort encore. Il n'y a que toi pour me mettre dans une telle fureur, je ne réponds pas de moi, va-t'en !

M'abandonnant à ma colère, je m'en enivrais et voulais me livrer à quelque acte extraordinaire pour montrer la force de ma fureur. J'avais une envie terrible de la frapper, de la tuer, mais je me rendis compte que cela ne se pouvait pas et je me contins. Je m'élançai vers la table, je saisis là un presse-papier, et, en criant encore une fois : Va-t'en ! je le lançai à côté d'elle, par terre. J'avais soigneusement visé à côté. Alors, elle se dirigea vers la porte pour sortir, mais s'arrêta dans l'embrasure. Aussitôt, et tant qu'elle pût le voir (je le faisais pour qu'elle le vît), je pris sur la table un chandelier, un encrier, que je jetai par terre en continuant à crier :

– Va-t'en ! je ne réponds pas de moi ! Elle s'en alla et je m'arrêtai.

Une heure après, la vieille bonne entra chez moi et dit que ma femme avait une crise de nerfs. J'allai près d'elle : elle sanglotait, riait, sans

pouvoir parler, et tressaillait de tout son corps. Elle ne simulait pas, elle était véritablement malade. Vers l'aube elle se calma, et nous nous réconciliâmes sous l'influence de ce que nous appelions l'amour. Le lendemain matin, quand, après la réconciliation, je lui avouai que j'étais jaloux de Troukhatchevsky, elle ne parut pas embarrassée et se mit à rire de l'air le plus naturel, si étrange lui sembla l'idée de céder à un pareil homme.

– Est-ce qu'avec un tel homme une honnête femme peut éprouver un autre sentiment que le plaisir de faire de la musique ? Mais, si tu veux, je suis prête à ne jamais le revoir, même dimanche, quoique tout le monde soit invité. Écris-lui que je suis souffrante, et ce sera fini. Une seule chose m'agace, c'est que quelqu'un, et principalement lui, ait pu penser qu'il est dangereux ! Je suis trop fière pour permettre à quelqu'un de pareilles pensées.

Et elle ne mentait pas. Elle croyait ce qu'elle disait. Elle espérait provoquer en elle-même par ses paroles du mépris pour lui et par là se

défendre. Mais elle n'y parvenait pas. Tout conspirait contre elle, surtout cette abominable musique. Ainsi se termina la querelle, et, le dimanche, nos invités se réunirent. Troukhatchevsky et ma femme firent de nouveau de la musique ensemble.

XXIII

– Inutile de dire, je pense, que j'étais très vaniteux : sans la vanité, avec notre façon de vivre, l'existence n'a pas de but. Aussi, pour ce dimanche, m'étais-je attaché à organiser avec goût le dîner et la soirée musicale. J'avais acheté moi-même un tas de choses pour le dîner, et j'avais choisi les convives.

Vers six heures, les invités arrivèrent, puis, lui, en habit, des boutons de chemise en brillants, de mauvais ton. Il avait une attitude familière. À toutes les questions, il répondait vite, avec un sourire d'acquiescement et d'intelligence, et une expression particulière qui voulait dire : « Tout ce que vous ferez et direz sera précisément ce que j'attendais. » Maintenant, je remarquais avec un plaisir particulier tout ce qu'il y avait de fâcheux en lui, car tout cela devait me tranquilliser et me prouver qu'il était tellement au-dessous de ma

femme qu'elle ne pouvait s'abaisser jusqu'à lui, comme elle me l'avait dit. Je ne me permettais plus d'être jaloux ; premièrement, j'avais déjà éprouvé cette souffrance et avais besoin de repos ; deuxièmement, je voulais croire aux assurances de ma femme et j'y croyais. Malgré cela, je ne pouvais être naturel ni avec elle ni avec lui, pendant tout le temps du dîner et la première partie de la soirée, avant que la musique ne commençât : involontairement, je suivais chacun de leurs gestes, chacun de leurs regards.

Le dîner fut, comme tous les dîners, ennuyeux et conventionnel. La musique commença assez tôt. Oh ! que je me rappelle tous les détails de cette soirée ! Je me souviens comme il apporta le violon, ouvrit la boîte, enleva l'enveloppe que lui avait brodée une dame, et commença d'accorder l'instrument. Je revois l'air qu'avait ma femme en s'asseyant, un air faussement indifférent sous lequel je vis qu'elle cachait une grande timidité, due surtout à l'insuffisance de sa science musicale. Elle s'assit avec cet air faux devant le piano, et alors commencèrent les *la* ordinaires, les pizzicati du violon, l'arrangement des

partitions. Je me souviens comment, après, ils se regardèrent, jetèrent un coup d'œil sur les assistants qui s'installaient, puis ils se dirent quelques mots et commencèrent. Il prit les premiers accords. Son visage devint sérieux, sévère, sympathique ; en écoutant les sons qu'il tirait de son violon, nonchalamment il pinça les cordes entre ses doigts. Le piano lui répondit, et ça commença...

Poznidchev s'arrêta, et, à plusieurs reprises, il émit son étrange bruit. Il voulait continuer à parler, mais il renifla et s'arrêta de nouveau.

– Ils jouèrent *la Sonate à Kreutzer*, de Beethoven, continua-t-il. Connaissez-vous le premier presto ? Le connaissez-vous ? Oh ! Oh ! – s'écria-t-il.

– Quelle chose terrible que cette sonate ! Surtout cette partie ! Et chose terrible, en général, que la musique. Qu'est-ce ? Je ne comprends pas ce que c'est que la musique, et pourquoi elle a de tels effets. On dit que la musique élève l'âme. Bêtise, mensonge. Elle agit, elle agit effroyablement (je parle pour moi), mais non

d'une façon ennoblissante. Son action n'est ni ennoblissante ni abaissante, mais irritante. Comment dirais-je ? La musique me fait oublier ma situation véritable. Elle me transporte dans un état qui n'est pas le mien ; sous l'influence de la musique, il me paraît sentir réellement ce que je ne sens pas, comprendre ce que je ne comprends pas, pouvoir ce que je ne puis pas. La musique me paraît agir comme le bâillement ou le rire : je n'ai pas envie de dormir, mais je bâille quand je vois d'autres bâiller ; sans motif pour rire, je ris en entendant rire.

Quant à la musique, elle me transporte immédiatement dans l'état d'âme où se trouvait celui qui écrivit cette musique. Mon âme se confond avec la sienne et, avec lui, je passe d'un état à l'autre. Comment cela se fait-il, je n'en sais rien. Celui qui a écrit *la Sonate à Kreutzer*, Beethoven, savait, lui, pourquoi il se trouvait dans cet état : cet état le mena à certaines actions, et voilà pourquoi, pour lui, il avait un sens, tandis que pour moi il n'en a point. C'est la raison pour laquelle la musique provoque une excitation qu'elle laisse inachevée. On joue, par exemple,

une marche militaire : le soldat passe au son de cette marche et la musique est terminée. On chante une messe, je communie, et la musique encore est terminée. Mais l'autre musique provoque une excitation qui n'indique pas quel acte doit lui correspondre. Voilà pourquoi la musique est si dangereuse, agit parfois si effroyablement. En Chine, la musique est soumise au contrôle de l'État, et c'est ainsi que cela doit être. En effet, peut-on admettre que le premier venu hypnotise une ou plusieurs personnes et en fasse après ce qu'il veut ? Et surtout que l'hypnotiseur soit n'importe quel individu immoral.

C'est un pouvoir effroyable dans les mains d'un individu quelconque. Par exemple, le premier presto de cette *Sonate à Kreutzer*, peut-on le jouer dans un salon où se trouvent des dames décolletées, puis le morceau fini, applaudir, manger des glaces et raconter le dernier potin ? Ces choses-là, on ne peut les jouer que dans certaines circonstances importantes, graves, dans des cas seulement où il faut provoquer certaines actions correspondantes à

cette musique. Mais il est forcément dangereux de provoquer une énergie de sentiment qui ne correspond ni au temps, ni au lieu, et qui ne trouve pas à s'employer. Sur moi, du moins, ce morceau agit d'une façon effroyable. Il me semble que de nouveaux sentiments, de nouveaux concepts que j'ignorais jusqu'alors se font jour en moi. « Ah ! oui, c'est comme ça... Pas du tout comme je vivais et pensais auparavant... Voilà comme il faut vivre », me disais-je en mon âme. Qu'était ce nouveau que j'apprenais ainsi, je ne m'en rendais pas compte, mais la conscience de cet état nouveau me rendait joyeux. C'étaient les mêmes figures, entre autres ma femme et lui, mais je les voyais sous un autre jour.

Après ce presto, ils exécutèrent l'andante bien beau, mais ordinaire, pas très neuf, aux variations banales, et le finale tout à fait faible. Ensuite, à la prière des invités, ils jouèrent encore une élégie d'Ernst, puis, différents autres morceaux. Tout cela était bien mais ne produisait pas sur moi le centième de l'impression du début. Tout cela se passait déjà sur le fond de la première impression.

Pendant toute la soirée, je me sentis léger, gai. Quant à ma femme, jamais je ne la vis telle : ces yeux brillants, cette expression sévère, majestueuse, pendant qu'elle jouait, puis cette langueur complète, ce sourire faible, pitoyable et extatique après qu'elle eut fini. Je vis tout cela sans y attacher d'importance, croyant qu'elle ressentait la même chose que moi, qu'à elle comme à moi étaient révélés de nouveaux sentiments. La soirée se termina bien et les invités se retirèrent. Sachant que je devais partir dans deux jours pour me rendre à l'assemblée, Troukhatchesvky, en prenant congé, me dit qu'il espérait, à son prochain passage à Moscou, avoir le plaisir de répéter cette soirée. Je conclus de là qu'il ne croyait pas possible de venir chez moi en mon absence, et cela me fut agréable.

Comme je ne devais pas être de retour avant son départ, il résultait donc que nous ne nous reverrions pas.

Pour la première fois je lui serrai la main avec un vrai plaisir et le remerciai de l'agrément qu'il m'avait procuré. Il prit également congé de ma

femme. Leur adieu me parut tout naturel et convenable. Tout allait à merveille. Tous deux, ma femme et moi, étions très contents de cette soirée.

XXIV

Deux jours après, je partais pour l'assemblée ; j'étais, en faisant mes adieux à ma femme, dans un état d'esprit excellent et tranquille.

Dans le district, il y avait à s'occuper d'une foule de choses, et c'était un monde et une vie à part. Pendant deux jours, je passai dix heures aux séances. Le second jour, on m'apporta à la Chancellerie une lettre de ma femme. Je la lus ici même. Elle me parlait des enfants, de l'oncle, des vieilles bonnes, des achats, et, entre autres, comme d'une chose toute naturelle, que Troukhatchevsky avait passé à la maison, qu'il lui avait apporté les partitions promises et lui avait proposé encore de jouer, mais qu'elle avait refusé.

Je ne me rappelais pas le moins du monde qu'il eût promis des partitions : il m'avait paru que, l'autre soir, il avait pris un congé définitif,

aussi cela me surprit-il désagréablement. Mais j'avais tant à faire que je n'eus pas le temps de penser, et je ne relus la lettre que le soir, en rentrant chez moi.

Outre le fait que Troukhatchevsky était venu à la maison, tout le ton de la lettre me parut manquer de naturel. La bête enragée de jalousie se mit à rugir dans son repaire et sembla vouloir bondir ; mais, ayant peur de cette bête, je l'enfermai le plus vite possible. « Quel abominable sentiment que la jalousie ! me dis-je, que peut-il être de plus naturel que ce qu'elle écrit ? »

Je me couchai. Je me mis à songer aux affaires à terminer. Toujours, pendant les assemblées, je dormais mal. Ce soir je m'endormis tout de suite. Mais, comme il arrive parfois, vous savez, une espèce de commotion électrique m'éveilla. Je m'éveillai et songeai immédiatement à elle, à mon amour charnel pour elle, à Troukhatchevsky et je me dis qu'entre eux tout était consommé ! Aussitôt la rage et la colère me serrèrent le cœur. Mais j'essayai de me tranquilliser. « C'est

stupide, il n'y a aucun motif, il n'y a rien. À quoi bon nous humilier elle et moi en supposant de telles horreurs ! Une espèce de violoniste qu'on invite, un vaurien avéré, en face d'une femme respectable, d'une mère de famille, ma femme, quelle absurdité ! » Mais d'autre part, je me disais : « Pourquoi cela n'arriverait-il pas ? pourquoi ? N'est-ce pas le même sentiment simple et compréhensible au nom duquel je me suis marié, au nom duquel j'ai vécu avec elle, la seule chose que j'ai voulu d'elle, la seule par conséquent que désirent les autres et ce musicien aussi ? Il est célibataire, bien portant (je me souvins comment craquaient les cartilages de sa côtelette et l'avidité avec laquelle ses lèvres rouges saisissaient le verre de vin), soigné de sa personne, bien nourri, et non seulement sans principes, mais évidemment avec le principe qu'il faut profiter de tous les plaisirs qui se présentent. Il y a un lien entre eux, la musique ; tout ce qu'il y a de plus raffiné dans la volupté des sens. Qu'est-ce qui peut le retenir ? Rien. Tout au contraire l'attire. Et elle ? Mais qu'est-elle ? Elle fut et reste un mystère. Je ne la connais pas. Je la

connais seulement comme un animal, et un animal rien ne peut et ne doit le retenir. »

Maintenant seulement je me rappelais leurs figures, la dernière soirée, quand, après *la Sonate à Kreutzer*, ils jouèrent un morceau passionné, je ne sais plus de qui, mais un morceau passionné jusqu'à la pornographie. « Comment ai-je pu partir ? » me disais-je en me rappelant leurs figures. N'était-ce pas clair qu'entre eux tout s'était accompli cette soirée ? N'était-ce pas clair qu'entre eux non seulement il n'y avait plus d'obstacles, mais que tous deux, surtout elle, éprouvaient une certaine honte après ce qui s'était passé entre eux ? Je me rappelais comment elle souriait faiblement, pitoyablement, béatement, en essuyant la sueur de son visage rougi, quand je m'approchai du piano. Déjà ils évitaient de se regarder, ce ne fut qu'au souper, quand elle lui versa de l'eau, qu'ils se regardèrent et se sourirent imperceptiblement.

Maintenant je me rappelais avec effroi ce regard et ce sourire à peine perceptible. « Oui, tout est fini », me disait une voix ; et tantôt une

autre me disait le contraire : « Es-tu fou, c'est impossible. » Ainsi angoissé, je restai couché dans l'obscurité. J'allumai une bougie, et je pris peur dans cette petite chambre au papier jaune. J'allumai une cigarette, et, comme il arrive toujours quand on tourne dans un même cercle de contradictions irréductibles, on fume ; je fumai donc cigarette sur cigarette pour m'étourdir et ne pas voir mes contradictions.

Je ne dormis pas de toute la nuit. À cinq heures, ayant décidé que je ne pouvais plus demeurer dans cet état et que je partirais tout de suite, je me levai. J'éveillai le gardien qui me servait et lui donnai l'ordre d'aller chercher des chevaux. À l'assemblée j'envoyai un mot disant que j'étais rappelé à Moscou pour une affaire urgente et que je priais qu'on me remplaçât par un membre du Comité. À huit heures je montai en tarentass et partis.

XXV

Le conducteur entra et, ayant remarqué que la bougie de notre lanterne était presque consumée, il l'éteignit sans en mettre une nouvelle. Le jour commençait à poindre. Poznidchev se tut, soupirant profondément tout le temps que le conducteur resta dans le wagon. Il ne reprit son récit que quand le conducteur fut sorti, et que, dans le wagon demeuré obscur, s'entendît le bruit régulier du train en marche et le ronflement rythmique du commis. Dans la pénombre du jour naissant je ne voyais pas du tout Poznidchev ; je n'entendais que sa voix de plus en plus émue et douloureuse.

– Il me fallait faire trente-cinq verstes en voiture et huit heures en chemin de fer. En voiture le voyage fut très agréable. Il faisait un froid d'automne avec un soleil brillant ; vous savez, quand les roues marquent sur la boue

durcie. La route était unie, la lumière éclatante et l'air vivifiant. La voiture était confortable. Au lever du soleil je partis et me sentis plus à l'aise. En regardant les chevaux, les champs, les passants, j'oubliais où j'allais. Parfois il me semblait que je voyageais simplement et que ce qui motivait mon retour n'était pas ; et j'étais heureux quand je m'oubliais ainsi. Mais dès que je me rappelais où j'allais, je me disais : « On verra après ; n'y pense pas ! » À mi-chemin, se produisit un incident qui m'arrêta quelques heures en route et par lequel je fus distrait davantage : quelque chose dans la voiture se brisa ; il fallut la réparer. Cet incident eut une importance considérable en ce que, au lieu d'arriver à Moscou à cinq heures, comme je le pensais, je n'y arrivai qu'à minuit, et ne fus à la maison qu'à minuit passé, puisque j'avais manqué le rapide et avais dû prendre un train omnibus. La recherche d'une charrette, la réparation, les paiements, le thé dans l'auberge, la conversation avec le portier, tout cela me distrait encore davantage. À la tombée de la nuit tout fut près ; je me remis en route, et le

voyage fut encore plus agréable que dans la journée. La lune à son premier quartier, une petite gelée, la route encore bonne, les chevaux, le postillon joyeux : tout cela m'égayait ; je songeais à peine à ce qui m'attendait, ou peut-être étais-je content encore de ce qui m'attendait, pour dire adieu à la vie. Mais cet état paisible, la possibilité de surmonter mes préoccupations, disparut avec le voyage en voiture. Aussitôt dans le wagon, ce fut autre chose. Ces huit heures de chemin de fer furent pour moi si pénibles que je ne les oublierai de ma vie. Était-ce parce que, en entrant dans le wagon, je m'étais imaginé vivement être déjà arrivé, ou parce que le chemin de fer agit toujours d'une façon excitante, toujours est-il qu'aussitôt dans le train, il me devint impossible de dormir ; mon imagination, sans répit et avec une vivacité extraordinaire, me dessinait des tableaux plus cyniques les uns que les autres, des choses qui se passaient là-bas, sans moi, et qui excitaient ma jalousie. Je brûlais d'indignation, de rage, et d'un sentiment particulier qui me comblait d'humiliation, en contemplant ces tableaux, et il m'était impossible

de m'en détacher, de ne pas les regarder, aussi bien que de les effacer et me défendre de les évoquer. Plus je contemplais ces tableaux imaginaires, plus je croyais à leur réalité, que semblait me prouver encore la variété de ces images. On eût dit qu'un démon, malgré ma volonté, inventait et me soufflait les plus abominables fictions. Je me rappelais une conversation ancienne que j'avais eue avec le frère de Troukhatchevsky, et, dans une espèce d'extase, je me déchirais le cœur par cette conversation, la rapportant à Troukhatchevsky et à ma femme.

C'était très longtemps auparavant, mais je me le rappelais. Le frère de Troukhatchevsky, une fois, à ma question s'il fréquentait les maisons publiques, répondit qu'un homme comme il faut ne va pas où l'on peut attraper une maladie, dans un endroit sale et ignoble, alors qu'on peut toujours trouver une femme distinguée. Et voilà, que lui, son frère, avait trouvé ma femme.

« Il est vrai qu'elle n'est plus de la première jeunesse. Il lui manque une dent sur le côté et son

visage est un peu empâté, pensais-je pour Troukhatchevsky. Mais que faire ; il faut se contenter de ce qu'on a ! »

« Oui, il l'oblige en la prenant pour maîtresse, me disais-je, et puis elle n'est pas dangereuse pour sa précieuse santé ! Non, ce n'est pas possible, reprenais-je avec effroi, rien de semblable ne s'est passé ! Il n'y a pas même de raison de le supposer. Ne m'a-telle pas dit que l'idée même que je pouvais être jaloux d'elle, à cause de lui, était une humiliation pour elle ! Oui, mais elle mentait ; elle a toujours menti ! » me disais-je, et tout recommençait. Il n'y avait avec moi que deux voyageurs dans le wagon, une vieille femme et son mari, tous les deux peu causeurs ; même ils sortirent à l'une des stations me laissant seul. J'étais comme une bête en cage. Tantôt je bondissais et m'avançais vers la fenêtre ; tantôt je me mettais à marcher, ayant peine à me tenir debout, comme si j'avais espéré faire avancer le train plus vite, par mes efforts ; mais le wagon, avec ses banquettes et ses vitres, tremblait continuellement, comme celui-ci.

Poznidchev se leva brusquement, fit quelques pas et se rassit.

– Oh ! j'ai peur, j'ai peur des wagons de chemin de fer ; l'effroi me saisit. Oui, c'est terrible, continua-t-il. Je me disais : « Il faut penser à autre chose, par exemple au patron de l'auberge où j'ai pris le thé. » Alors, dans mon imagination, paraît le portier avec sa longue barbe et son petit-fils, un enfant du même âge que mon petit Basile. « Mon petit Basile ! Il verra le musicien embrasser sa mère. Que se passera-t-il dans sa pauvre âme ? Mais elle, elle ne songe point à cela ; elle aime ! » Et, de nouveau, tout recommençait. « Non, non... Eh bien, je penserai à la visite à l'hôpital. Oui, hier, un malade s'est plaint d'un médecin. Le médecin avait une moustache comme Troukhatchevsky... Quelle effronterie !... Tous deux me mentaient quand il m'a dit qu'il partait... » Et de nouveau tout recommençait. Tout ce à quoi je pensais me ramenait à lui. Je souffrais horriblement. Je souffrais principalement de l'ignorance, du doute, de cette sorte de dédoublement, de l'ignorance de ce que je devais faire : l'aimer ou la haïr. Je

souffrais tant, qu'il me vint la pensée, qui me séduisait, de descendre sur les rails, de me mettre sous le train et de tout terminer. Alors, au moins, on ne doutera plus. Une chose m'empêcha de le faire : la pitié, la pitié pour moi-même, qui éveillait en même temps ma haine pour elle. Envers lui j'éprouvais le sentiment étrange de mon humiliation et de sa victoire, mais pour elle une haine terrible. « Non, je ne peux pas me tuer et la laisser libre ! Il faut qu'elle souffre ; il faut qu'elle sache au moins que j'ai souffert », me disais-je. Je sortais à toutes les gares pour me distraire. Au buffet d'une gare je vis qu'on buvait et, tout de suite, j'allai avaler un verre d'eau-de-vie. À côté de moi, un juif buvait aussi. Il se mit à me parler, et moi, pour ne pas rester seul dans mon wagon, j'allai avec lui, en troisième classe, dans un wagon sale, enfumé, plein de pelures, de graines de tournesol. Là, je me mis à côté de lui. Il bavardait et racontait beaucoup d'anecdotes. Je l'écoutais mais ne pouvais comprendre ce qu'il disait parce que je continuais à penser à mon sujet. Il le remarqua et exigea de moi que je fisse attention. Alors je me levai et retournai dans mon

wagon. « Il faut réfléchir, me dis-je, voir si ce que je pense est vrai, si j'ai des raisons de me tourmenter. » Je m'assis pour réfléchir tranquillement, mais tout de suite, au lieu de réflexions calmes, la même chose recommença : au lieu de raisonnements, des tableaux et des images. « Que de fois me suis-je tourmenté ainsi, songeais-je me rappelant des accès antérieurs et pareils de jalousie, et puis, finalement ce n'était rien. Il en est de même maintenant. Peut-être, c'est même certain, la trouverai-je tranquillement endormie ; elle se réveillera, sera heureuse, et dans ses paroles, dans son regard, je verrai que rien n'est arrivé, que tout cela était absurde. Ah ! comme ce serait bien... » – « Mais non, c'est arrivé trop souvent, cette fois c'est fini », me disait une voix. Et de nouveau tout recommençait. Ah ! quel supplice ! Ce n'est pas dans un hôpital de syphilitiques que j'introduirais un jeune homme pour lui ôter le désir des femmes, mais dans mon âme, pour lui montrer le démon qui la déchirait. Ce qui était effroyable, c'était de me reconnaître un droit indiscutable sur le corps de ma femme, comme si c'était mon

corps, pendant que je sentais que je ne pouvais pas posséder ce corps, qu'il n'était pas à moi, qu'elle en pouvait faire ce qu'elle voulait, et qu'elle en voulait faire ce que je ne voulais pas qu'elle en fît. En outre je me sentais impuissant contre lui et contre elle. Lui, comme le Vanka des contes, chanterait avant de monter au gibet, baiserait ses lèvres douces, etc... Et il aurait l'avantage. Avec elle, c'est pire encore ; si elle ne l'a pas fait, elle le désire, et le veut ; je sais qu'elle le veut. C'est encore pire. Il vaudrait mieux qu'elle l'eût déjà fait, je sortirais de mon incertitude. Enfin je n'aurais su dire ce que je désirais : je désirais qu'elle ne voulût pas ce qu'elle devait vouloir. C'était une folie complète !

XXVI

– À l'avant-dernière station, quand le conducteur entra prendre les billets, je pris mes bagages et allai sur la plate-forme du wagon. La conscience que le dénouement était là, imminent, augmenta encore mon émotion. J'avais froid, ma mâchoire tremblait si fort que mes dents claquaient. Machinalement je sortis de la gare avec la foule. Je pris une voiture et allai à la maison. Sans penser à rien je regardais les rares passants et les portiers et les ombres projetées par les lanternes de ma voiture tantôt devant tantôt derrière. Après une demi-verste de course je me sentis froid aux pieds et je me souvins que, dans le wagon, j'avais ôté mes chaussettes de laine et les avais mises dans mon sac de voyage. Où avais-je mis le sac ? Était-il avec moi ? Oui. Et le panier ?... Je constatai alors que j'avais totalement oublié mes bagages ; je pris mon bulletin, mais, décidant que ce n'était pas la peine

de retourner, je continuai ma route.

Malgré tous mes efforts pour me souvenir, je ne puis me rendre compte de mon état d'alors ; ce que je pensais, ce que je voulais, je n'en sais rien. Je me rappelle seulement que j'avais la conscience que quelque chose d'épouvantable, de très grave se préparait dans ma vie. Était-ce si grave parce que je le pensais ainsi, ou bien avais-je un pressentiment ? Je ne sais. Peut-être aussi qu'après tout ce qui est arrivé, tous les événements antérieurs ont pris dans mon souvenir une teinte lugubre. J'arrivai devant le perron. Il était minuit passé, quelques voitures stationnaient devant la porte, attendant des clients, attirées par les fenêtres éclairées (les fenêtres éclairées étaient celles de notre salon et de notre salle de réception). Sans me rendre compte pourquoi nos fenêtres étaient éclairées si tard, je montai l'escalier, toujours dans l'attente de quelque chose de terrible, et je sonnai. Le domestique, un homme bon, diligent et très bête nommé Égor, m'ouvrit. La première chose qui me sauta aux yeux dans l'antichambre fut, au portemanteau, parmi d'autres vêtements, un pardessus. J'aurais

dû m'en étonner, mais non, je m'y attendais. « C'est cela ! » me dis-je. Je demandai à Égor qui était là, il me nomma Troukhatchevski. Je m'informai s'il y avait d'autres visiteurs ? Il répondit : « Personne. » Je me rappelle de quel air il me dit cela, comme s'il voulait me faire plaisir et dissiper mes doutes. – « C'est cela ! » avais-je l'air de dire... – « Et les enfants ? » – « Dieu merci ils vont bien, ils dorment depuis longtemps ! »

Je respirais à peine et ne pouvais retenir le tremblement de ma mâchoire. « Ainsi, c'est ce que je pensais ! » Jadis, il m'arrivait, en rentrant chez moi, de penser qu'un malheur m'attendait, mais il n'en était rien ; tout allait comme auparavant. Maintenant c'était une autre affaire. Tout ce que je m'imaginais, tout ce que je croyais être des chimères, tout cela existait vraiment. C'était là.

Je faillis sangloter, mais tout de suite le démon me souffla : « Pleure, fais du sentiment, et eux se sépareront tranquillement, et il n'y aura pas de preuves, et toute ta vie tu douteras, tu

souffriras. » Alors la pitié pour moi-même s'évanouit, il ne resta qu'un sentiment étrange, vous ne le croirez pas, un sentiment de joie : ma souffrance allait être terminée ; maintenant j'allais pouvoir la punir, me débarrasser d'elle, donner libre cours à ma colère.

Et je donnai libre cours à ma colère ; je devins une bête féroce et rusée. – « Non, non, dis-je à Égor qui voulait m'annoncer. Tiens, prends une voiture et va vite chercher mes bagages. Voici le bulletin. Va. » Il passa le long du corridor pour prendre son paletot. Craignant qu'il ne leur donnât l'éveil, je l'accompagnai jusqu'à sa chambre et attendis qu'il fut prêt. De la salle à manger arrivait un bruit de conversation, de couteaux et d'assiettes. Ils mangeaient et n'avaient pas entendu la sonnette. « Pourvu qu'ils ne sortent pas », pensai-je. Égor mit son paletot à col d'astrakan et sortit. Je fermai la porte derrière lui. Une fois seul je me sentis anxieux à la pensée que, tout de suite, il fallait agir. Comment ? Je ne savais pas encore. Je savais seulement que, maintenant, tout était fini, qu'il ne pouvait être question de son innocence et que, dans un instant,

je la punirais et romprais à jamais avec elle.

Auparavant j'avais encore des doutes. Je me disais : je me trompe peut-être ? Maintenant le doute avait disparu. Tout était décidé irrévocablement. « Secrètement, toute seule avec lui, la nuit, c'est l'oubli de tous les devoirs. Ou, pis encore, elle apporte trop d'audace et d'insolence dans le crime pour que cet excès même d'audace prouve son innocence ! Tout est clair. Nul doute. » Je ne craignais qu'une chose : que chacun d'eux ne s'en fût de son côté, qu'ils n'inventassent quelque nouveau mensonge et ne me privassent de la preuve matérielle, de la possibilité de les confondre. Et, pour les surprendre plus vite, je me dirigeai, sur la pointe des pieds, vers la salle à manger, non par le salon mais par le corridor et l'appartement des enfants.

Dans la première chambre dormait le petit garçon. Dans la seconde la vieille bonne remua et il me parut qu'elle allait s'éveiller ; aussitôt je me représentai ce qu'elle penserait quand elle saurait tout, et la pitié que je ressentis pour moi-même fut si forte que je ne pus retenir mes larmes ; pour

ne pas réveiller les enfants, je m'enfuis à pas légers, par le corridor, dans mon cabinet de travail où je me laissai tomber sur le divan et sanglotai... « Moi, honnête homme, moi, fils de parents honorables, moi qui toute ma vie ai rêvé le bonheur dans ma famille, moi, l'époux qui n'a jamais trahi... Et voilà mes cinq enfants, et elle embrasse un musicien parce qu'il a des lèvres rouges ! Non ce n'est pas une femme, c'est une chienne, une chienne immonde. À côté de la chambre des enfants pour lesquels toujours elle feignait tant d'amour ! Et ce qu'elle m'a écrit !... Et, au fait, peut-être en fut-il toujours ainsi. Peut-être a-t-elle eu avec les domestiques les enfants qu'on croit miens. Et si j'étais arrivé demain, elle serait venue à ma rencontre avec sa coiffure, avec son corsage, ses mouvements indolents et gracieux (et je vis toute sa personne attirante et ignoble !) et la jalousie serait demeurée pour toujours dans mon cœur, déchirante. Que dira la vieille bonne ? Égor ?... Et la pauvre petite Lise ? Elle comprend déjà quelque chose... Oh ! cette impudence, ce mensonge, cette sensualité bestiale que je connais si bien ! » me dis-je.

Je voulus me lever, impossible. Le cœur me battait si fort que je ne tenais pas sur mes jambes. « Oui, je mourrai d'un coup de sang ! C'est elle qui me tuera. C'est ce qu'elle veut. Qu'est-ce que cela lui fait de tuer ? Mais elle serait trop heureuse. Je ne lui laisserai pas ce plaisir. Oui, moi je suis là et eux sont là-bas, ils mangent, ils rient, ils... Oui, bien qu'elle ne soit plus de la première jeunesse, il ne l'a pas dédaignée. Malgré tout elle n'est pas mal et surtout pas dangereuse pour sa santé à lui... Pourquoi ne l'ai-je pas étranglée alors, me dis-je me rappelant une autre scène, quand, la semaine dernière, je l'ai chassée de mon cabinet de travail et que j'ai brisé les meubles. » Et je me souvins précisément de l'état où je me trouvais alors. Non seulement je m'en souvins mais je sentis le même besoin de battre, de frapper, de détruire. Alors, brusquement, me vint le désir d'agir, et tous les raisonnements, excepté ceux qui étaient nécessaires à l'action, s'évanouirent. Je fus dans l'état de la bête ou de l'homme sous l'influence de l'excitation physique pendant un danger, lorsqu'on agit imperturbablement, sans hâte,

aussi sans perdre une minute, en poursuivant un but précis.

XXVII

Je commençai d'abord par ôter mes bottes, et, en chaussettes, je m'approchai du mur, vers le divan, au-dessus duquel j'avais suspendu des armes à feu et des poignards. Je décrochai un poignard recourbé de Damas à la lame très aiguë, qui ne m'avait jamais servi. Je le tirai de sa gaine. Je me rappelle que la gaine glissa derrière le divan et que je me dis : « Il faudra la retrouver après, il ne faut pas qu'elle se perde. » Puis j'ôtai mon pardessus que j'avais gardé tout le temps et, à pas de loup, doucement, je me dirigeai *là-bas*. J'ouvris brusquement la porte. Je me souviens de l'expression de leurs visages lorsque j'ouvris la porte. Je m'en souviens parce qu'elle éveilla en moi une joie douloureuse. C'était une expression de terreur. Ce que je désirais. Jamais je n'oublierai cet effroi désespéré et soudain qui apparut sur leurs visages quand ils m'aperçurent. Lui, je crois, était à table, et quand il me vit ou

m'entendit, il sursauta, se mit debout et recula jusqu'au buffet. La peur était le seul sentiment qu'exprimât nettement sa physionomie. En elle aussi se lisait la peur, mais avec d'autres impressions. Si sa physionomie à elle n'avait exprimé que l'épouvante, peut-être ce qui est arrivé ne serait-il pas arrivé. Mais dans l'expression de son visage, il me sembla voir, du moins au premier moment, l'ennui, le mécontentement d'être troublée dans son amour, dans son bonheur avec lui. On eût dit que son seul regret était d'avoir été troublée au moment d'être heureuse. Ces diverses expressions ne parurent sur leurs faces qu'un instant. Presque immédiatement la terreur fit place à l'alternative : peut-on mentir ou non ? Si oui, il fallait commencer ; sinon, quelque chose allait se passer. Mais quoi ? Et il la regarda interrogativement. L'expression d'angoisse et d'ennui qui se montrait sur son visage me paraissait se transformer, quand elle le regardait, en une expression de souci pour lui.

Je m'arrêtai un instant à la porte, le poignard caché derrière mon dos.

À ce moment il sourit, et d'un ton indifférent jusqu'au ridicule, il dit : – « Nous faisons de la musique. » – « Je ne m'attendais pas », commença-t-elle en même temps, réglant son ton sur le sien. Mais ni l'un ni l'autre ne continuèrent. La même rage que j'avais éprouvée la semaine précédente s'empara de moi. Je sentis le besoin de laisser éclater ma violence et la joie de la colère.

Non, ils n'achevèrent pas. Cette chose dont ils avaient peur allait commencer et rendre inutiles toutes paroles. Je me jetai sur elle en cachant le poignard pour qu'il ne m'empêchât pas de porter le coup où je voulais, sous le sein, dans la poitrine ; j'avais choisi cet endroit dès le premier instant. En ce moment il vit et, ce que je n'attendais pas de sa part, il saisit ma main et s'écria : « Revenez à vous... Que faites-vous ?... Au secours ! » J'arrachai ma main de son étreinte et fondis sur lui. Ses yeux rencontrèrent les miens, et, tout d'un coup, il pâlit, ses yeux scintillèrent bizarrement, et, ce que je n'attendais pas non plus de lui, il fila par-dessous le piano vers l'autre chambre. Je voulus le poursuivre,

mais quelque chose de lourd s'abattit sur mon bras gauche. C'était elle. Je fis un effort pour la repousser ; elle se cramponna plus fortement, ne me lâchant pas. Cet obstacle inattendu, ce fardeau et ce contact répugnant ne firent qu'accroître mon irritation. Je me rendais compte que j'étais complètement fou et que je devais être effroyable. Et j'en étais heureux. Je pris mon élan, et, de toutes mes forces, du coude de mon bras gauche, je lui assénai un coup en pleine figure. Elle poussa un cri et lâcha mon bras. Je voulus poursuivre l'autre, mais je sentis le ridicule qu'il y aurait à poursuivre en chaussettes l'amant de sa femme. Or je ne voulais pas être grotesque ; je voulais être terrible, et, malgré la violence de ma rage, j'avais tout le temps conscience de l'impression que je produisais sur les autres, et même cette impression me guidait en partie. Je me tournai vers elle. Elle s'était effondrée sur la chaise longue, et, se couvrant le visage à l'endroit où je l'avais frappée, elle me regardait. Sa physionomie exprimait la peur et la haine envers moi, son ennemi, comme chez le rat quand on relève la ratière. Du moins ne vis-je en

elle que cette peur et cette haine. Cette peur et cette haine qui avaient provoqué l'amour pour un autre. Peut-être encore me serais-je retenu et n'aurais-je pas fait ce que j'ai fait si elle s'était tue. Mais brusquement elle se mit à parler et saisit ma main armée du poignard : « Reviens-à toi ! Que fais-tu ? Qu'as-tu ? Il n'y a rien eu..., rien, rien !... Je te le jure ! » J'aurais atermoyé encore, mais ces dernières paroles, d'après lesquelles je conclus le contraire de ce qu'elles affirmaient, c'est-à-dire que tout était arrivé, ces paroles demandaient une réponse. Or cette réponse devait correspondre à l'état dans lequel je m'étais mis et qui allait et devait aller toujours crescendo. La rage aussi a ses lois.

« Ne mens pas coquine ! » hurlai-je et, de la main gauche, je saisis sa main. Elle se dégagea. Alors, tenant toujours mon poignard, je la pris par la gorge, la terrassai et me mis à l'étrangler. Comme son cou était dur... De ses deux mains elle se cramponna aux miennes, les arrachant de sa gorge strangulée. Moi, comme si je n'attendais que cela, de toute ma force je la frappai d'un coup de poignard au côté gauche, au bas des

côtes.

Quand les gens disent que dans les accès de fureur ils ne se souviennent pas de ce qu'ils font, c'est absurde et c'est faux. Je me rappelle tout. Je ne perdis pas conscience un seul instant. Plus je m'excitais à la fureur plus ma conscience était lucide, et je ne pouvais ne pas voir tout ce que je faisais ; à chaque seconde je savais ce que je faisais. Je ne puis dire que je savais d'avance ce que je ferais, mais à l'instant où j'agissais, et, il me semble même, un peu auparavant, je savais ce que je faisais, pour avoir la possibilité de m'en repentir, semblait-il, ou pour me dire plus tard que j'aurais pu m'arrêter. Je savais que je portais le coup au bas des côtes, et que le poignard entrerait. Au moment où je le faisais je savais que j'accomplissais un acte horrible, tel que je n'en avais jamais accompli et dont les conséquences seraient épouvantables. La conscience fut rapide comme l'éclair, et le fait suivit immédiatement. L'acte laissa en moi une clarté extraordinaire. J'eus conscience et me souviens du moment, de la résistance du corset, encore de quelque chose, puis l'enfoncement du couteau dans une matière

molle. Elle saisit le poignard avec ses mains, s'y coupa, mais ne put arrêter le coup.

Longtemps après, en prison, quand la révolution morale fut accomplie en moi, je pensais à cette minute, je me remémorais tout ce que je pouvais et y réfléchissais. Je me rappelle le moment qui précéda l'acte, cette conscience terrible que j'avais de tuer une femme sans défense, ma femme ! Je me rappelle bien l'horreur de cette conscience et je sais vaguement qu'aussitôt le poignard enfoncé je le retirai, afin de réparer, d'arrêter mon action.

Pendant une seconde je restai debout, immobile, me demandant ce qui allait se passer, si ce que je venais de faire était réparable.

Elle bondit et s'écria : « Nounou, il m'a tuée ! »

La vieille bonne, qui avait entendu du bruit, se tenait à la porte. J'étais toujours debout, attendant, et ne croyant pas moi-même à ce qui était arrivé. Mais à ce moment, sous son corset, un flot de sang jaillit. Alors seulement je compris que toute réparation était impossible ; je décidai

même qu'elle n'était pas nécessaire, qu'il était arrivé ce que je voulais, ce que je devais accomplir. J'attendis jusqu'à ce qu'elle tombât et que la bonne, en criant : « Oh ! mon Dieu ! » accourut vers elle. Alors seulement je jetai le poignard et sortis de la chambre.

« Il ne faut pas s'affoler, il faut avoir conscience de ce que j'ai fait », me dis-je, ne regardant ni elle ni la vieille bonne. Celle-ci criait, appelait la femme de chambre. Je m'éloignai dans le couloir ; j'envoyai la femme de chambre et me dirigeai vers mon cabinet de travail. « Que faut-il faire maintenant ? » me demandai-je. Et, immédiatement, je compris ce qu'il fallait faire. Dès que je fus dans mon cabinet, je me dirigeai tout droit vers le mur, je décrochai le revolver et l'examinai attentivement. Il était chargé. Je le mis sur la table. Puis je ramassai la gaine du poignard, derrière le divan, et je m'assis.

Je restai longtemps ainsi. Je ne pensais à rien, je ne cherchais à me souvenir de rien. J'entendais là-bas un bruit de pas étouffés, un remuement

d'objets et d'étoffes, puis l'arrivée d'une personne, puis encore d'une autre personne. Puis je vis Égor apporter dans ma chambre mes bagages du chemin de fer, comme si quelqu'un en avait besoin.

– Sais-tu ce qui est arrivé ? lui dis-je. Dis au portier de prévenir la police.

Il ne répondit rien et sortit. Je me levai, je fermai la porte, je pris les cigarettes et les allumettes, et je me mis à fumer. Avant même que j'eusse fini ma cigarette, le sommeil me saisit et me terrassa. Je dormis sûrement deux heures. Je me souviens d'avoir rêvé que je vivais en bonne intelligence avec elle, qu'après une brouille nous étions en train de faire la paix ; que quelque chose nous en empêchait mais que, cependant, nous étions amis. Un coup à la porte m'éveilla. « C'est la police, pensai-je en revenant à moi. J'ai tué, je crois. Mais c'est peut-être elle, peut-être n'est-il rien arrivé. » On frappa de nouveau. Je ne répondis pas. Je me posais la question : « Est-ce arrivé ou non ? – Oui, c'est arrivé. » Je me souvins de la résistance du corset,

de la pénétration du poignard, et un frisson courut dans mon dos... « Oui, c'est arrivé. Oui, maintenant je n'ai plus qu'à me tuer ! » me disais-je. Je disais cela, mais je savais bien que je ne me tuerais pas. Cependant, je me levai, je pris le revolver. Chose étrange, auparavant, j'avais souvent songé au suicide ; cette même nuit, en chemin de fer cela me paraissait facile, surtout parce que je pensais combien cela la stupéfierait. À présent, non seulement je ne pouvais me tuer, mais pas même y penser. « Pourquoi me tuer ? » me demandai-je sans me répondre. De nouveau on frappa à la porte. « Oui, mais d'abord il faut savoir qui frappe. J'ai le temps. » Je remis le revolver sur la table et le cachai sous un journal. Je m'avançai vers la porte et tirai le verrou. C'était la sœur de ma femme, une veuve bonne et sotte.

– Basile, qu'est-ce ? dit-elle ; et ses larmes, toujours prêtes, coulèrent.

– Que vous faut-il ? demandai-je grossièrement.

Je sentais bien qu'il n'était point nécessaire

d'être grossier avec elle, mais je ne pus trouver un autre ton.

– Basile, elle se meurt ! Ivan Zakaritch l'a dit.

Ivan Zakaritch, c'était le docteur, son docteur, son conseiller.

– Est-il ici ? demandai-je. Et toute ma haine contre elle se souleva de nouveau. « Eh bien, quoi ? » – « Basile viens près d'elle ! Ah ! que c'est horrible ! » dit-elle. « Aller près d'elle ? » me demandai-je. Et tout de suite je me répondis qu'il fallait y aller, que, probablement, cela se fait toujours ainsi quand un mari, comme moi, tue sa femme, qu'il fallait absolument aller la voir. « Si cela se fait, il faut y aller ! me répétais-je. Oui, si c'est nécessaire, j'en aurai toujours le temps », me dis-je, songeant à mon intention de me faire sauter la cervelle. Et je suivis ma belle-sœur : « Maintenant il va y avoir des phrases, des grimaces, mais je ne céderai pas ! » me répétais-je. – « Attends, dis-je à ma belle-sœur, c'est bête d'être sans chaussures. Laisse-moi mettre au moins des pantoufles. »

XXVIII

– Chose étrange, une fois hors de mon cabinet, quand je passai à travers les pièces si familières, de nouveau l'espoir me vint que rien n'était arrivé. Mais l'odeur des drogues médicales : iodoforme, acide phénique, me ramena à la réalité. « Non, tout est arrivé ! » En passant dans le corridor, à côté de la chambre des enfants, j'aperçus la petite Lise. Elle me regarda avec des yeux épouvantés. Il me sembla même que les cinq enfants me regardaient. J'arrivai à la porte de notre chambre à coucher ; la femme de chambre m'ouvrit de l'intérieur et sortit. La première chose que j'aperçus, ce fut, sur une chaise, sa robe gris clair toute noire de sang. Elle était étendue sur notre lit, les genoux soulevés. Elle était couchée très haut, sur des oreillers seulement, avec sa camisole entrouverte. Des linges recouvraient sa blessure. Une odeur lourde d'iodoforme emplissait la chambre. Ce qui me

frappa d'abord et plus que tout, ce fut son visage enflé et bleui sur une partie du nez et sous les yeux. C'était la suite du coup de coude que je lui avais lancé quand elle avait voulu me retenir. De beauté, il ne restait plus aucune trace. Quelque chose de hideux m'apparut en elle. Je m'arrêtai sur le seuil.

– Approche-toi d'elle, approche toi, me dit sa sœur.

« Oui, elle doit probablement se repentir, il faut lui pardonner », pensai-je. « Oui, elle meurt, il faut lui pardonner », ajoutai-je désirant être généreux. J'approchai jusqu'au bord du lit. Avec difficulté elle leva sur moi ses yeux dont l'un était tuméfié et prononça avec peine, en hésitant :

– Tu es arrivé à ce que tu voulais ! Tu m'as tuée. Et sur son visage, à travers les souffrances physiques, malgré l'approche de la mort, parut la même vieille haine que je connaissais si bien. – Les enfants... je ne te les donnerai pas... tout de même... Elle (sa sœur) les prendra...

Mais ce qui était pour moi l'essentiel, sa faute, sa trahison, on eut dit qu'elle ne croyait pas

même nécessaire d'y faire allusion.

– Oui, jouis de ton œuvre ! Et elle sanglota.

Sa sœur se tenait à la porte avec les enfants.

– Oui, voilà ce que tu as fait !

Je jetai un regard sur les enfants, puis sur son visage meurtri, tuméfié, et, m'oubliant pour la première fois, oubliant mes droits, mon orgueil, pour la première fois je vis en elle un être humain. Et tout ce qui m'offensait naguère, toute ma jalousie, m'apparut maintenant si petit, et au contraire ce que j'avais fait m'apparut si important, que j'eus envie de m'incliner, d'approcher mon visage de sa main et de dire : « Pardon ! » Mais je n'osai pas.

Elle se taisait, les paupières baissées, n'ayant évidemment plus la force de parler. Puis, son visage déformé se mit à trembler, à se rider ; elle me repoussa faiblement :

– Pourquoi tout cela est-il arrivé... pourquoi ?

– Pardonne-moi, dis-je.

– Pardonner ? Tout cela n'est rien. Seulement ne pas mourir ! s'écria-t-elle soudain. Et ses yeux

brillèrent fiévreusement.

– Ah ! tu es arrivé à ce que tu voulais. Je te hais ! Ah ! Ah !

Puis elle commença à délirer. Elle avait peur ; elle criait :

– Tue, je n'ai pas peur... Mais frappe-les tous... Il est parti... Il est parti...

Le délire continua. Elle ne reconnaissait plus personne. Le même jour, vers midi, elle mourut. Moi, je fus arrêté avant, à huit heures du matin. On me mena au poste de police, puis en prison. Là, pendant onze mois de prévention je réfléchis sur moi, sur mon passé, et je compris. Oui, je commençai à comprendre dès le troisième jour. Le troisième jour, on me mena là-bas...

Il sembla vouloir ajouter quelque chose, mais, n'ayant plus la force de retenir ses sanglots, il s'arrêta. Redevenu calme, il poursuivit :

– Je commençai à comprendre seulement quand je la vis dans le cercueil...

Il poussa un sanglot, puis, aussitôt, reprit hâtivement :

– Alors seulement, quand je la vis morte, je compris tout ce que j’avais fait. Je compris que c’était moi qui l’avais tuée, que c’était moi qui avais fait de cette créature, qui était vivante, chaude, cette chose immobile toute froide, et qu’il n’existait aucun moyen de réparer cet acte. Celui qui n’a pas vécu cela ne pourra pas comprendre. Hou ! Hou ! fit-il plusieurs fois, puis il se tut.

Longtemps nous demeurâmes sans rien dire. Il sanglotait et tremblait silencieusement devant moi. Son visage s’était affiné, allongé, sa bouche s’était élargie.

– Oui, dit-il subitement, si j’avais su ce que je sais maintenant, c’eût été tout autre chose. Je ne me serais marié avec elle à aucun prix ; je ne me serais jamais marié.

De nouveau nous restâmes longtemps silencieux.

– Eh bien, pardonnez...

Il se détourna de moi et s’allongea sur la banquette en s’enveloppant de son plaid. Il était

huit heures du matin quand le train arriva à la gare où je devais descendre. Je m'approchai de lui pour prendre congé. Dormait-il, ou feignait-il de dormir, en tout cas il ne bougea pas. Je lui touchai le bras. Il se découvrit ; il ne dormait pas.

– Adieu, dis-je en lui tendant la main.

Il me tendit la main, me sourit imperceptiblement, mais d'un sourire si navré que j'eus envie de pleurer.

– Oui, pardonnez, dit-il, répétant le mot par lequel il avait terminé son récit.

Cet ouvrage est le 753^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.